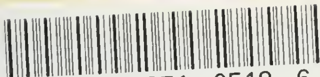

TENTANDA VIA



Date Due

FORM 109

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LE

SACRIFICE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ALPHONSE DAUDET

Représenté pour la première fois au théâtre du Vaudeville le 11 février 1869

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1869

PERSONNAGES

—

FRANQUEYROL....................	MM.	FÉLIX.
LE PÈRE JOURDEUIL............		DÉLANNOY.
HENRI............................		DELESSART.
MARGAROT....		COLSON.
PIPETTE...................		RICQUIER.
NAMOUN...........................	Mmes	GRIVOT.
MADAME JOURDEUIL...........		ALEXIS.
LOUISE..............		HÉBERT.

Directeur : A. HARMANT.

Mise en scène de LÉON RICQUIER, régisseur général.

LE SACRIFICE

ACTE PREMIER

Une salle à manger du rez-de-chaussée, très-gaie, très-claire, meuble de chêne blanc. Au fond, porte entr'ouverte donnant sur la cuisine, où l'on voit reluire, par éclairs, le ventre rouge des poëlons et les fers-blancs frais étamés. Au-dessus de la porte du fond, une grosse médaille d'argent dans de grands lauriers dédorés. A gauche, au premier plan, une croisée; au deuxième plan, dans le plan coupé, porte d'entrée sur une rue de village. Entre cette porte et la croisée, un petit poële de faïence. A droite, un grand buffet à étagères chargé de faïences. Une table contre le mur... Le long des murs, médaillons, croquis, esquisses, tableautins.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDEUIL, LOUISE

(Madame Jourdeuil est assise, lunettes au nez, près la table de droite. Elle a sur ses genoux un gros registre ouvert; sur la table, à côté d'elle, des quittances, des factures. Louise, les manches retroussées, un grand tablier blanc devant elle, sort de la cuisine, battant des œufs dans un plat à fleurs.)

MADAME JOURDEUIL [*], les yeux dans son registre

Six, douze, quinze, vingt-quatre.

LOUISE, s'approchant doucement

Dis donc, maman.

MADAME JOURDEUIL

Je pose quatre et je retiens deux.

LOUISE, plus haut

Maman!

MADAME JOURDEUIL

Et je retiens deux...

LOUISE, très-fort

Maman!

MADAME JOURDEUIL

Hein?

[*] Louise, madame Jourdeuil.

LOUISE

Enfin, c'est heureux. Dis donc, maman, devine ce que ta fille est en train de faire?

MADAME JOURDEUIL, sans regarder

Quoi donc! une omelette?...

LOUISE

Ah! bien oui, une omelette! fi donc!... une crême...

MADAME JOURDEUIL

Une crême? oh! oh!

LOUISE

Et une vraie, je t'en réponds. Flaire-moi cela, hein? quel parfum!

MADAME JOURDEUIL

Exquis. (Retournant son registre.) Je pose quatre. Je pose...

LOUISE [1]

C'est Henri qui va être étonné! Lui qui dit toujours: « Pour les crêmes, il n'y a que maman. » Voyons, est-ce que tu as jamais rien fait d'aussi pur?...

MADAME JOURDEUIL

Moi? jamais... Et je retiens deux.

LOUISE, éclatant de rire

Encore!... Mais, maman, il y a une heure que tu retiens deux; tu ne peux pourtant pas retenir deux comme cela toute la vie.

MADAME JOURDEUIL

Allons, allons, fillette, laisse-moi faire mes comptes. Tu ne songes pas que c'est le trente-et-un aujourd'hui, petite malheureuse.

[1] Madame Jourdeuil, Louise.

LOUISE

Mais si, j'y songe ; j'y songe même plus que toi que c'est le trente-et-un... le trente-et-un juillet.

MADAME JOURDEUIL

Ah! mon Dieu! quoi donc? Tu me fais peur... est-ce que nous avions quelque chose à payer? Pourtant mon cahier d'échéances...

LOUISE

Mais non... mais non... il ne s'agit point d'échéances. Est-ce que l'on fait de belles crêmes dans ce goût-là en l'honneur des jours d'échéance... Voyons, trente-et-un juillet, cette date ne te dit rien?

MADAME JOURDEUIL

Trente-et-un juillet...

LOUISE

Il y a aujourd'hui six ans, Henri arrivait à Venise...

MADAME JOURDEUIL, tressaillant

Ah!

LOUISE

... Tombait à la mer en débarquant, et sans Pierre Franqueyrol...

MADAME JOURDEUIL

C'est vrai, pourtant... C'était dans le mois de juillet. Brrr!... quel souvenir!

LOUISE

Hein! c'est un anniversaire qui compte, celui-là... Et comme ça tombe bien... juste un jeudi, le jour d'Henri... Aussi je me suis distinguée, va! pour le dîner... Une crême, des croquettes, puis au dessert une surprise... oh! mais une surprise!

MADAME JOURDEUIL, rêveuse

Six ans!... Dire que sans ce brave Pierre, il y a six ans que je ne verrais plus mon fils.

LOUISE

C'est égal! En voilà un, ce Pierre Franqueyrol; s'il passe jamais par ici, c'est lui qui en aura une crème... Celle-ci?... oh! celle-ci n'est rien à côté *.

MADAME JOURDEUIL

Bah! qu'est-ce que tu veux qu'il vienne faire chez nous, cet enragé-là? Il est toujours en mer, toujours en voyage. Il ne pourrait pas amener son bateau à Ville-d'Avray. (Reprenant son registre.) Je crois bien que nous ne le connaîtrons jamais.

LOUISE

Singulier ami, tout de même, qu'un ami comme celui-là. On en parle tous les jours, on lui écrit, on l'adore, et on ne l'a jamais vu. C'est-à-dire que si M. Pierre venait à Paris, nous pourrions nous trouver dans la même rue, dans le même omnibus, sans nous en douter.

MADAME JOURDEUIL, distraite

Mon Dieu, oui.

LOUISE

J'ai souvent songé à cela. Bien souvent dans la rue, en passant à côté d'un monsieur, il m'est arrivé de me dire : Pourtant, si c'était lui!... et tout de suite le cœur me battait... Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé à toi, dis maman? dis?... dis?... **

MADAME JOURDEUIL, dans son gros livre

Oh! je t'en supplie, ma petite enfant, laisse-moi finir; ton frère va arriver, et tu sais que je tiens à ce qu'il trouve toujours tous nos comptes bien en règle.

* Louise, madame Jourdeuil.
** Madame Jourdeuil, Louise.

LOUISE

Ah ça! mais... Il y en avait donc bien long, cette fois-ci? (Elle va poser la crême sur la table et revient vers sa mére.) Voyons, expliquez-vous, monsieur le Ministre des finances, et tâchez de répondre aux in... aux inter... oui, c'est cela... aux interpellations de la Chambre.

MADAME JOURDEUIL

Tu ris, toi... tu es bien heureuse...

LOUISE

Mais non, maman, je ne ris pas... Je parle comme le journal de papa, un journal qui ne rit jamais... (S'appuyant sur le dossier du fauteuil.) Fais-voir un peu ce vilain livre?

MADAME JOURDEUIL

Ah! ma pauvre Louise, je suis épouvantée. Tiens, regarde, nous avons encore plus dépensé ce mois-ci que le mois dernier.

LOUISE [1], regardant par dessus l'épaule de sa mère

Ce n'est pas étonnant, tout est si cher à la campagne!... Et puis, ce mois-ci, j'ai fait venir beaucoup de musique.

MADAME JOURDEUIL

Oh! ce n'est pas ta musique. C'est plutôt moi, avec ce maudit chapeau lilas que vous m'avez forcée d'acheter. Comme si j'avais besoin d'un chapeau lilas, je vous demande.

LOUISE

Mais oui, mais oui, tu en avais besoin. Est-ce que tu pouvais offrir le pain bénit avec une méchante capote de l'an dernier... D'ailleurs, un chapeau lilas n'est pas une grosse affaire, après tout.

[1] Louise, madame Jourdeuil.

MADAME JOURDEUIL

Enfin, les chiffres sont là... Plus nous allons, plus notre dépense augmente, et quand je songe que c'est notre pauvre Henri qui doit subvenir à tout...

LOUISE

Ah çà! d'où te viennent donc toutes ces vilaines idées aujourd'hui?... Est-ce que c'est ce gros livre qui te les donne? Prends garde, je vais dire à Henri de te le confisquer.

MADAME JOURDEUIL

Je te le défends bien, par exemple! Tu m'entends, Louise? Jamais un mot là-dessus à ton frère.

LOUISE, elle a repris sa crème et la bat avec animation

Ah! si Henri n'était pas riche, s'il se privait de manger pour nous donner du pain, je comprendrais tes inquiétudes, tes remords, et certes je les partagerais; mais enfin, ce n'est pas le cas: mon frère a du succès (Baissant la voix.) et du talent, quoi qu'en dise papa. Sa peinture se vend bien... il gagne beaucoup d'argent, alors quoi?...

MADAME JOURDEUIL

On a beau gagner de l'argent, c'est lourd une famille, quand on est seul et qu'on porte tout.

LOUISE

Bah! petite mère, nous ne pesons pas bien gros, toi et moi; d'ailleurs, si la charge est trop lourde pour un seul, il fallait rester à Paris, moi j'aurais porté quelque chose. J'avais mes diplômes, j'aurais donné des leçons, mais ici c'est impossible. Les paysans de Ville-d'Avray ne me trouveraient pas assez huppée pour leurs demoiselles. Il leur faut les premiers pensionnats de Paris, le Sacré-Cœur, les Oiseaux... Tiens, encore ce matin la mère Gogue, notre laitière, me disait tranquil-

lement : « J'ons envie d'envoyer Phrasie aux Moignieaux !... » Que veux-tu que je fasse de mes diplômes avec ces moigneaux-là !

MADAME JOURDEUIL, souriant

Je vois que tu lui tiens rancune à ce pauvre Ville-d'Avray.

LOUISE

Moi ?... pas du tout ; seulement, je continue à me demander ce que nous y sommes venus faire.

MADAME JOURDEUIL

Mais, mon enfant, tu le sais bien, c'est pour ton père. Il avait besoin de la campagne pour sa santé, pour son travail.

LOUISE

Pour sa santé, peut-être, mais pour son travail... Je ne sais pas, moi ; (Bas.) mais il me semble que mon père ne fait guère plus de peinture ici qu'à Paris.

MADAME JOURDEUIL

Hé ! ma fille, ton père est un grand artiste... Ces hommes-là ne sont pas à la tâche comme des manœuvres. Pour travailler il leur faut l'inspiration, qu'est-ce que tu veux ?

LOUISE, souriant

Henri est un grand artiste, lui aussi, mais s'il faisait comme mon père, s'il passait tout son temps chez les marchands de bric-à-brac de Versailles à chercher des assiettes à fleurs et des moutardiers Louis XV, je ne sais pas ce que nous deviendrions.

MADAME JOURDEUIL, très-émue

Voilà de mauvaises paroles, Louise, et qui me font beaucoup de peine. Ce n'est pas ainsi que tu devrais parler de ton père. Pauvre homme! Lui qui est si bon, qui nous aime tant... non ! vrai...

LOUISE, posant sa crême et s'agenouillant près de sa mère

Tiens! je suis bête... gronde-moi... que veux-tu? quand je te vois de l'ennui, je deviens méchante. (Bruits de roues, grelots, bouquin d'omnibus.) Ah! l'omnibus, Henri n'est pas loin. (Elle se relève.)

MADAME JOURDEUIL

Ah! mon Dieu! et mes yeux qui sont tout rouges.

LOUISE

Tu as ton livre, cache-toi derrière.

MADAME JOURDEUIL, reprenant son registre

Tu as raison.

LOUISE

Du reste, attends, je vais faire une habile diversion avec ma crême. (Elle va chercher son plat, on sonne.) Entre donc! la clef est sur la porte. (On entend grincer la clef dans la serrure, maladroitement.)

MADAME JOURDEUIL, dans son registre

Et je retiens deux.

LOUISE, tendant son plat victorieusement vers la porte qui s'ouvre

Qu'est-ce que c'est que ça, Henri?

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANQUEYROL, brun, hâlé, tenue de voyage, accent provençal.

FRANQUEYROL [*], très-gravement et regardant la crême

Ça!... c'est une crême, Mademoiselle.

[*] Franqueyrol, Louise, madame Jourdeuil.

LOUISE, stupéfaite

Mais, monsieur...

FRANQUEYROL, tenant le plat

Prenez garde! l'assiette va chavirer.

MADAME JOURDEUIL, ôtant ses lunettes

Qui est là, donc?

LOUISE, faisant un pas en arrière

Mais vous vous trompez, monsieur; qui demandez-vous?

FRANQUEYROL

Oh! non, je ne me trompe pas, mademoiselle Louise. Je vous connais bien, et cette bonne dame là bas qui me regarde en ouvrant de grands yeux, je la connais bien aussi. Bonjour, maman. (Louise commence à deviner.)

MADAME JOURDEUIL, saluant avec embarras

Bon... jour... monsieur.

FRANQUEYROL

Appelez-moi donc votre enfant, comme dans vos lettres.

LOUISE, très-fort

Maman, c'est monsieur Pierre. (Elle se sauve dans la cuisine avec sa crême.)

MADAME JOURDEUIL

Monsieur Pierre!

FRANQUEYROL *, s'avançant

Eh! pardieu, oui! c'est M. Pierre... C'est ce forban de Pierre Franqueyrol qui vient du bout du monde, tout exprès pour vous embrasser, seulement je vois bien que vous le trouvez trop noir.

* Franqueyrol, madame Jourdeuil. Louise dans la cuisine.

MADAME JOURDEUIL

Voulez-vous vous taire, méchant garçon, (Ouvrant ses bras.) et venir là tout de suite ?

FRANQUEYROL, lui sautant au cou

Hé! allons donc! (Se retournant.) Et vous, mademoiselle... Là, quand je vous disais qu'on me trouvait trop noir.

MADAME JOURDEUIL, remontant

Tu l'entends, fillette.

LOUISE, par la porte entr'ouverte, on la voit dans la cuisine quitter dare dare son tablier et rabaisser ses manches.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il serait noir comme l'oncle Tom, que cela ne m'empêcherait pas de l'embrasser. (Elle accourt.) Et de bon cœur, encore.

FRANQUEYROL

A la bonne heure. (Il l'embrasse à pleines joues.)

MADAME JOURDEUIL

A nous deux, maintenant, (Elle le fait asseoir.) mettez-vous là que je vous voie, que je vous regarde bien à mon aise.

FRANQUEYROL, riant

Faites... maman... ne vous gênez pas.

MADAME JOURDEUIL

Ainsi, c'est vous, vous voilà... voilà l'homme à qui je dois d'avoir encore mon enfant.

FRANQUEYROL

Boun Diou! Qu'est-ce que vous allez chercher là... mais c'est de l'histoire antédiluvienne.

LOUISE, gravement

Trente-et-un juillet mil huit cent soixante, juste six ans aujourd'hui.

* Madame Jourdeuil, Louise, Franqueyrol.
** Madame Jourdeuil. Franqueyrol, Louise.

FRANQUEYROL

Té ! cette rencontre, d'arriver ce jour-là... ma foi!... tant pis! j'ai l'air de l'avoir fait exprès... c'est prétentieux...

MADAME JOURDEUIL, elle lui a pris les mains, le regarde attentivement, et parle à demi-voix, comme à elle-même.

Quand mon enfant allait mourir, voilà la main qui l'a arraché de l'eau ; voilà les yeux qui l'ont veillé pendant un mois, anxieux, toujours ouverts comme les yeux d'une mère. (Très-émue.) Ah ! écoutez, je suis bien contente de vous voir. (Elle veut porter la main de Franqueyrol à ses lèvres.)

FRANQUEYROL, très-ému, se lève brusquement et retire sa main.

Et moi aussi, cap de Dieu ! je suis content de vous voir, mais est-ce que nous n'avons rien de mieux à nous conter que cet ancien récit de sauvetage? D'abord, vous saurez, pour votre gouverne, qu'en vous tirant votre garçon de l'eau, c'est encore moi qui ai fait la meilleure affaire. Toutes les chances à la fois : je suis fou de peinture, je repêche un grand peintre ; je n'avais pas d'amis, je m'en suis fait un. Je n'avais plus de maman, j'en ai retrouvé une et du bon coin encore. Vous voyez que ce n'est pas vous qui devez parler de reconnaissance.

MADAME JOURDEUIL, tournée vers Louise

Hein ! le brave enfant! Je voudrais qu'Henri fût là pour l'entendre.

FRANQUEYROL

Té! mais, au fait, pourquoi n'est-il pas là cet Henri?

LOUISE, allant vers la fenêtre de gauche

Nous l'attendons.

FRANQUEYROL *

Comment! il n'est pas encore arrivé?

* Louise, madame Jourdeuil, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL

Mais non, cela m'étonne, il vient toujours par ce train.

LOUISE, à la fenêtre

Oh! il ne peut pas tarder.

FRANQUEYROL

Et M. Jourdeuil? Je ne le vois pas. Est-ce qu'il est à Paris, lui aussi?

MADAME JOURDEUIL, très-vite

Mais non, mais non... il est ici... Ah! mon Dieu! et nous qui ne pensons pas... Vraiment, je crois que vous nous avez rendues folles; va donc vite voir à l'atelier, Louise...

LOUISE, sans bouger de la fenêtre

Oui, mère...

MADAME JOURDEUIL

Mon pauvre Jourdeuil! va-t-il être heureux, lui qui désire tant vous connaître!...

FRANQUEYROL

Et moi donc.

LOUISE, s'arrachant de la fenêtre

C'est ennuyeux. Henri ne vient pas. (A Franqueyrol.) Est-ce que vous l'avez vu aujourd'hui, monsieur?

FRANQUEYROL

Mais non, mademoiselle, j'arrive, moi, j'arrive... Il n'y a pas trois heures que je suis à Paris, et j'en ai bien passé deux à courir après ce scélérat sans pouvoir mettre la main dessus. D'abord, je suis allé rue Saint-Georges.

MADAME JOURDEUIL

Oh! il n'est plus là depuis deux mois.

FRANQUEYROL, souriant

Je l'ai bien vu... De la rue Saint-Georges, j'ai couru rue de l'Ouest, au nouveau domicile : personne...

LOUISE

Pas même Namoun.

FRANQUEYROL

Namoun?

LOUISE

Oui, son domestique, un petit Arabe.

FRANQUEYROL

Comment! c'est son domestique, ce bédouin que j'ai trouvé roulé dans son burnous au travers de l'escalier... Eh ben!... il est gentil... Croiriez-vous que le drôle m'a entendu demander son maître à toutes les sonnettes de la maison, et qu'il n'a pas même tourné la tête de mon côté?

MADAME JOURDEUIL

C'est bien de lui.

FRANQUEYROL

Heureusement que je me suis souvenu d'un certain dîner du jeudi dont on me parlait beaucoup dans les lettres, sans quoi je serais encore à courir.

MADAME JOURDEUIL

Vraiment, je ne sais pas pourquoi Henri s'obstine à garder ce Namoun; il ne veut rien faire, il n'est bon à rien, il reste couché tout le jour. Avec cela, un charabias.

FRANQUEYROL [1]

Ah! oui, le sabir .. bono... macach bono, beseff.

LOUISE

Tiens! vous le savez...

[1] Louise, Franqueyrol, madame Jourdeuil.

FRANQUEYROL

Ce n'est pas difficile. Depuis la conquête de l'Algérie, toutes les cuisinières parlent cette langue-là.

LOUISE, naïvement

Les cuisinières?... pourquoi?

FRANQUEYROL

Oh! parce que... parce que... pour rien, au fait. (A part.) Tu es bête, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL

Enfin ce drôle-là n'a rien pour lui... il est gourmand, sournois et mauvais, ah!...

LOUISE ·

Mais non, maman, c'est une idée... Namoun n'est pas méchant... Parce qu'une fois tu lui as vu faire une grimace dans le dos de papa! voyons, c'est un enfant, et puis papa le taquine toujours.

FRANQUEYROL

Oh! oh!... Je vois qu'il ne fait pas bon attaquer Namoun devant mademoiselle Louise.

LOUISE

C'est vrai, je l'aime beaucoup. C'est si touchant, si vous saviez l'histoire de ce petit homme. Figurez-vous qu'il est arrivé à Paris il y a deux ans derrière un bataillon de Turcos dans lequel son frère Lakdar était tambour. Il faut vous dire que pour Namoun, ce Lakdar, tambour Lakdar comme il l'appelle, c'était une adoration... Plus que la mère, plus que le père, plus que tout... malheureusement après six mois de Paris, voilà tambour Lakdar qui meurt de la poitrine. Pensez, quel désespoir! Il ne manquait pas d'autres tambours au bataillon, mais pour Namoun, il n'y avait qu'un tambour au monde, tambour Lakdar.... Si bien, qu'au bout

· Louise et Franqueyrol, assis près de la table. — Madame Jourdeuil derrière Franqueyrol.

de quelque temps, quand les Turcos sont partis et qu'ils ont parlé d'emmener Namoun avec eux, l'enfant s'y est obstinément refusé, et comme il avait peur qu'on l'emmenât de force, la veille du départ, il s'est sauvé de la caserne, et ses camarades sont partis sans lui... Deux jours après, des amis d'Henri traversant le Père-Lachaise, trouvaient accroupi dans l'herbe, près d'une tombe, un petit Arabe aux trois quarts mort de faim et de froid; c'était Namoun, qui tenait compagnie à son frère Lakdar, dans le grand cimetière des chrétiens.

FRANQUEYROL *, se détournant pour cacher une larme

Ah! je suis bête décidément...

LOUISE, s'adressant à lui

Maintenant, dites du mal de Namoun, si vous voulez; moi, je suis prête à tout lui pardonner à cause de son tambour Lakdar... Dame!... c'est peut-être parce que j'en ai un tambour, moi aussi. Vous comprenez... Tambour Henri.

MADAME JOURDEUIL

Est-elle sotte, cette petite fille, de vous faire pleurer comme cela quand on est bien content!

LOUISE

Là! là! j'ai fini. (Décrochant un chapeau de paille pendu à la muraille.) Je vais chercher mon père.

MADAME JOURDEUIL

Ah! mon Dieu! c'est vrai, le pauvre homme; cours vite.

FRANQUEYROL

Si vous voulez que j'y aille, mademoiselle.

LOUISE, sans bouger de place

Oh! non! c'est inutile... l'atelier est à deux pas.

* Madame Jourdeuil, Louise, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL

Eh bien! va donc.

LOUISE

Oui, mais c'est que... (Elle montre la cuisine.)

MADAME JOURDEUIL

Quoi?.. (Louise dit un mot à voix basse.) Hein?.. (Louise répète son mot très-bas.) Plaît-il?..

LOUISE, impatientée, tres-haut.

Mes croquettes! là!... mes croquettes qui sont sur le feu, si elles brûlent...

MADAME JOURDEUIL

C'est bon, c'est bon, je m'en charge.

FRANQUEYROL

Je crois bien que nous nous en chargeons... Merci! laisser brûler des croquettes.

LOUISE

Alors, je puis m'en aller tranquille.

MADAME JOURDEUIL *

Oui, oui.

LOUISE, revenant

Ah! tu sais, maman, défense de regarder dans le buffet.

MADAME JOURDEUIL, la poussant

Mais va-t-en donc!

LOUISE

C'est là qu'est la surprise. (Elle se sauve en riant.)

* Louise, madame Jourdeuil, Franqueyrol.

SCÈNE III

FRANQUEYROL, MADAME JOURDEUIL *

FRANQUEYROL

C'est joli, du rire de seize ans... on dirait qu'on secoue des perles.

MADAME JOURDEUIL

Vous la trouvez gentille, n'est-ce pas?

FRANQUEYROL

Et vous?

MADAME JOURDEUIL

Oh! moi, je ne compte pas, je suis la maman.

FRANQUEYROL, vivement

Est-ce que mademoiselle Louise est Parisienne?

MADAME JOURDEUIL

Oh! du Paris pur sang... du Paris de la rue Montmartre, comme son frère.

FRANQUEYROL **

Ah çà! qu'est-ce qu'on m'avait donc dit?... Je croyais, qu'en fait de jeunes filles, on ne trouvait plus à Paris, à l'heure qu'il est, que de jolis petits monstres, tout en crin et en acier, de gentils agents de change à chignons, très-secs, très-froids, très-ergoteurs, et spécialement dressés pour le Parisien d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas vrai, cap de Dieu! ce n'est pas vrai. Les Parisiens ne l'ont pas encore exproprié, ce type divin de la femme enfant, avec son rire clair et ses yeux lim-

* Madame Jourdeuil, Franqueyrol.
** Franqueyrol, madame Jourdeuil.

pides. Il y a encore des petites filles à Paris, n'est-ce pas, maman?

MADAME JOURDEUIL

Oui, sans doute; pourtant il ne faut pas croire qu'à Paris toutes les demoiselles soient comme Louise... Il y en a d'autres.

FRANQUEYROL, souriant

Vraiment?

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs, vous savez, moi, je suis comme toutes les mères; je ne vois rien d'aussi beau que les miens... Cet Henri, hein? quel cœur! quelle nature!...

FRANQUEYROL

Et quel talent?

MADAME JOURDEUIL

Il a du talent.

FRANQUEYROL

S'il en a, le bandit, mais il y a six ans, quand je l'ai connu, ce n'était qu'un enfant encore, et c'était déjà presque un maître.

MADAME JOURDEUIL

Ah! dame, il tient cela de son père! Vous savez que M. Jourdeuil a été une célébrité à son époque; en 1825, nous avons eu une médaille. (Elle montre les lauriers académiques du panneau.) Et dame! c'était bien plus difficile alors que maintenant.

FRANQUEYROL, à part

Ça doit être du père Jourdeuil, cette pensée-là.

MADAME JOURDEUIL

Malheureusement, depuis, les années sont venues, la maladie, les chagrins, les pertes d'argent; Jourdeuil était si bon, tout le monde l'a exploité. En avons-nous nourri des camarades d'atelier! J'en avais toujours

quatre ou cinq à la maison. Comme il me disait quelquefois : « Que veux-tu, ma femme, je suis né les mains ouvertes, jamais je ne pourrai les fermer. » Pauvre homme, il a bien fallu qu'il les fermât, cependant. Un beau jour, son meilleur ami, un nommé Pipette, dont il avait répondu pour une somme très-forte, a disparu subitement la veille de l'échéance. Mon mari a payé sans rien dire, mais ç'a été pour lui un coup terrible, et il ne s'en est jamais bien relevé.

FRANQUEYROL

Pourtant, les succès de son fils doivent l'avoir remonté maintenant?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! sans doute. Au fond, il en est très-fier. Mais c'est égal. (Bas, regardant autour d'elle.) Ne lui en parlez pas trop ; vous comprenez, quand on est vieux, on est toujours un peu triste de voir le succès s'en aller tout à la jeunesse, tandis que soi-même... Hein ! faut-il que je vous aime pour vous dire toutes ces choses-là ?...

FRANQUEYROL

Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas !

MADAME JOURDEUIL

Non !... mais c'est vrai, avec vous je me sens si à l'aise ! Il me semble que je vous connais depuis vingt ans... Et tenez, mon cher enfant (Elle va voir à la fenêtre.), puisque nous sommes seuls encore un moment, je vais vous faire une petite confidence.

FRANQUEYROL, flairant du côté de la cuisine

Pardon ! vous ne sentez pas?

MADAME JOURDEUIL

Quoi donc?

FRANQUEYROL

Vite, vite, les pompes! les pompes!... Je suis sûr que les croquettes brûlent.

MADAME JOURDEUIL, riant et courant vers la cuisine

Miséricorde!

FRANQUEYROL

Avez-vous besoin de moi?

MADAME JOURDEUIL

Non... non...

FRANQUEYROL

Pour faire la chaîne?

MADAME JOURDEUIL

C'est inutile! (Elle pousse la porte.)

SCÈNE IV

FRANQUEYROL, seul

Dieu! les braves gens... la bonne maison... ça vous dégoûterait des voyages, un coin comme celui-ci. (Il s'allonge dans le fauteuil et regarde autour de lui.) C'est clair, c'est gai, et en même temps si calme!... Puis je ne sais pas... Il y a du bonheur dans l'air ici, on se sent bien... C'est comme... c'est comme une maison de santé pour les âmes. (La tête renversée, les yeux demi-clos.) Tout de même, ce doit être agréable, le soir, quand on rentre, de voir un petit chapeau de paille qui se penche à la fenêtre pour vous regarder venir, et de trouver au lo-

gis une petite fée, avec un grand tablier blanc, en train de vous battre une crême. (Il fait le geste). « Qu'est-ce que c'est que ça, Henri! » Ah! mon vieux Franqueyrol, ce n'est pas pour toi qu'on en battra jamais des crêmes comme celle-là.

SCÈNE V

MADAME JOURDEUIL, FRANQUEYROL *

MADAME JOURDEUIL, accourant du fond

Voilà! c'est fait...

FRANQUEYROL, arraché en sursaut à son rêve

Ah! eh bien?...

MADAME JOURDEUIL

Pas de mal... Je suis arrivée à temps.

FRANQUEYROL

Hum! ça sentait pourtant bien le roussi.

MADAME JOURDEUIL

Oh! si peu de chose. (Approchant une chaise.) Voyons, maintenant, que je vous fasse ma confidence.

FRANQUEYROL, comiquement

Oh! oh! une confidence...

MADAME JOURDEUIL

Ne riez pas. Ce que j'ai à vous dire est très-sérieux... Il s'agit de votre ami.

FRANQUEYROL

D'Henri?

* Madame Jourdeuil, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL

Oui, d'Henri, qui m'inquiète beaucoup.

FRANQUEYROL

Bah! qu'est-ce qu'il lui arrive donc?

MADAME JOURDEUIL, *avec un soupir*

Ah! je ne sais pas ce qui lui arrive ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis quatre ou cinq mois, mon enfant n'est plus le même. D'abord, au lieu de venir nous voir plusieurs fois dans la semaine, comme il faisait, il ne vient plus qu'une fois, et encore en retard, vous voyez.

FRANQUEYROL

C'est qu'il travaille beaucoup, sans doute.

MADAME JOURDEUIL

Oui, je veux bien. Mais quand il est ici, pourquoi a-t-il l'air si triste? pourquoi ne mange-t-il pas?.. Car c'est un fait, il ne mange pas... Autrefois, il était gai, confiant, il nous parlait toujours de ses projets, de ses travaux... maintenant, rien. Et puis, si vous voyiez comme il nous arrive toujours fiévreux, les yeux creusés, les mains brûlantes... Je suis sûre qu'il y a dans la vie de notre enfant quelque grand malheur, qu'il ne veut pas ou ne peut pas nous dire.

FRANQUEYROL

Voilà bien les mères; tout de suite quelque grand malheur!... On dirait que leurs enfants sont des boîtes à catastrophes. Eh bien! quoi? Henri a peut-être quelque ennui en ce moment.

MADAME JOURDEUIL

Mais quel ennui, en définitive? Ses affaires vont très-bien .. Il vient de déménager, de s'installer richement. Il paraît que c'est magnifique chez lui. Je dis : il paraît, parce que je n'y suis pas allée. Encore une des

choses qui m'inquiètent... Concevez-vous cela?.. Depuis qu'il a déménagé, il ne nous a pas dit une seule fois d'aller chez lui... Et quand on lui en parle, il faut voir comme ça le gêne... Tenez! voulez-vous que je vous dise ce que je crois? (Baissant la voix.) Je crois qu'il a connu quelque mauvaise femme...

FRANQUEYROL, stupéfaction comique

Bah!... après tout, il vaut encore mieux qu'il fasse de mauvaises connaissances que s'il faisait de mauvais tableaux...

MADAME JOURDEUIL

Hé! je me moque bien de ses tableaux... je ne suis pas un artiste, moi, je suis une mère, et je veux avant tout que mon enfant ne se tourmente pas... Est-ce que ses tableaux me le rendront si cette femme me le tue?

FRANQUEYROL

Comment! vous en êtes encore là? Vous croyez aux femmes qui tuent les hommes?..

MADAME JOURDEUIL

Cela se voit tous les jours.

FRANQUEYROL

Jamais de la vie... Du reste, si ceci peut vous rassurer, je vais à mon tour vous faire une confidence : votre fils a dans le cœur une grande et belle affection.

MADAME JOURDEUIL, très-troublée

Ah!

FRANQUEYROL

Qui le met à l'abri de toutes les tentations et de toutes les sottises.

MADAME JOURDEUIL

Vous la connaissez?

FRANQUEYROL

Oui.

MADAME JOURDEUIL, avec hésitation

Est-ce qu'elle est bien jolie?

FRANQUEYROL

Qu'est-ce que ça vous fait? C'est donc vrai que les mères sont jalouses... Allons! rassurez-vous; ce n'est pas cette femme-là qui essaiera de vous faire du tort dans le cœur de votre enfant.

MADAME JOURDEUIL

C'est égal! Tout ce que vous me dites, ne me tranquillise qu'à demi. Je sens que mon fils n'est pas heureux, qu'il a quelque chose enfin. (Avec effusion, en lui prenant les mains.) Je vous en prie, mon ami Pierre, faites-lui dire ce qu'il a. Je sais qu'il est des confidences qu'on ne fait pas à sa mère, mais vous, il ne vous cachera rien... Parlez-lui, questionnez-le, regardez-bien dans son cœur. Et quand vous saurez ce qui le tourmente...

FRANQUEYROL

Quand je saurai ce qui le tourmente?

MADAME JOURDEUIL

Eh bien!... Eh bien!... (Souriant.) Vous viendrez me le dire.

FRANQUEYROL, l'embrassant sur le front

Sainte mère, va!

LE PÈRE JOURDEUIL, en dehors chantant à pleine voix sur l'air de Charles VI.

Guerre aux bourgeois.....

MADAME JOURDEUIL

Chut! mon mari...

LE PÈRE JOURDEUIL, en dehors

Jamais, jamais en France...

LOUISE, en dehors

Mais, tais-toi donc, papa ! (La porte s'ouvre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE. (Le père est en vareuse, la tête nue, ses grands cheveux au vent, sa palette et ses pinceaux à la main.)

LE PÈRE JOURDEUIL *

Où est-il ce Franqueyrol? où est-il?

FRANQUEYROL, allant au devant de lui la main tendue

Présent.

LE PÈRE JOURDEUIL

Voyons... voyons... (Il amène Franqueyrol dans le jour de la fenêtre.) ** Oh! superbe, mes enfants, superbe! Une vraie tête de pirate... (Lui tendant les bras.) Embrassons-nous, ma vieille branche!...

FRANQUEYROL.

Je crois bien!

LE PÈRE JOURDEUIL, le contemplant

Est-il beau, est-il campé! On dirait le grand bonhomme du milieu dans le tableau de Girodet. (En gesticulant, il envoie sa palette dans les yeux de sa femme.)

* Jourdeuil, Louise, madame Jourdeuil, Franqueyrol.
** Franqueyrol, Jourdeuil, madame Jourdeuil, Louise.

MADAME JOURDEUIL, doucement

Pose donc ta palette, mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ma palette?... Tiens! c'est vrai, en voilà une distraction.

LOUISE, riant

Oh! une distraction.

MADAME JOURDEUIL, le tirant par la manche

Chut!

FRANQUEYROL, au père Jourdeuil

C'est beau pour un artiste d'être surpris la palette au poing.

LE PÈRE JOURDEUIL, triomphant

N'est-ce pas? (Il pose sa palette et ses pinceaux sur le petit poêle.)

LOUISE, bas à sa mère

Mais, puisque je te dis qu'il est retourné exprès pour la chercher.

MADAME JOURDEUIL

Tiens! tu m'enuies... va-t-en voir si tes croquettes brûlent. (Louise embrasse son père en passant et s'en va à la cuisine.)

LE PÈRE JOURDEUIL *

Vieux Franqueyrol, va!... quelle bonne surprise. (Lui frappant sur l'épaule.) Y a-t-il longtemps qu'on l'attendait!

MADAME JOURDEUIL

Oh! oui, il y a longtemps, et c'est une cruauté de faire ainsi languir les gens.

FRANQUEYROL

Que voulez-vous?... Ce n'est pas ma faute; si seulement

* Jourdeuil, Franqueyrol, madame Jourdeuil.

Ville-d'Avray avait été dans les mers de Chine... Je serais venu vous voir tous les jours.

MADAME JOURDEUIL

Allez donc, coureur.

LE PÈRE JOURDEUIL

Enfin, coureur ou non, nous lui devons une fière chandelle, et puisque le voilà, nous allons la lui brûler, par les deux bouts encore... Et d'abord arrosons la bienvenue... Hé, Lisette!

LOUISE, de la cuisine

Père?

LE PÈRE JOURDEUIL

Apporte-nous mon vieux madère, tu sais, l'étiquette jaune, celui que j'appelle les grandes occasions.

MADAME JOURDEUIL

Mais, mon ami, nous allons dîner... Est-ce que tu ne crains pas?

LE PÈRE JOURDEUIL *

J'espère bien que nous allons diner, j'ai mon estomac dans mes bottes.

FRANQUEYROL, riant

Savez-vous que votre malade a l'air assez gaillard?

LE PÈRE JOURDEUIL, changeant subitement de ton

Gaillard... gaillard... pas tant que ça...

FRANQUEYROL, ironiqnement

Bagasse!

LE PÈRE JOURDEUIL **

J'ai toujours mes douleurs de tête... J'ai été trop secoué, voyez-vous, depuis quelques années... Non! vrai, les camarades m'ont fait de mauvaises charges (Baissant

* Franqueyrol, madame Jourdeuil, Jourdeuil.
** Franqueyrol, Jourdeuil, madame Jourdeuil.

la voix.) Vous avez su mon histoire avec Pipette, hein?... C'est celle-là surtout qui m'a démoli... Puis, mon cher, la vie d'artiste! Ça vous use, ça vous use... (Redevenant gai.) Bah ! c'est égal, la façade n'est pas trop endommagée...

FRANQUEYROL

Comment donc, elle est toute neuve, la façade!

MADAME JOURDEUIL, rayonnante

N'est-ce pas qu'il est resté jeune ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Le fait est que quand je regarde tous ces peintraillons d'aujourd'hui, un tas de brèche-dents et de chauves...

LOUISE *

Pardon... pardon, monsieur mon père; Henri est un de ces peintraillons d'aujourd'hui, mais il n'est ni brèche-dents, ni chauve.

FRANQUEYROL, à part

Quel vaillant petit cœur!

LOUISE

Il a même de très-beaux cheveux.

LE PÈRE JOURDEUIL

Il en a, le lâche! mais il les coupe. Eh bien! moi, je les porte aussi longs que je peux et fièrement, comme un drapeau, le drapeau de Raphaël et du Léonard.

MADAME JOURDEUIL

Ça, c'est vrai, fillette, le Léonard avait de grands cheveux comme ton père, c'est de l'histoire. (Louise va se remettre à la fenêtre.)

LE PÈRE JOURDEUIL **

Crinière si l'on veut, ma crinière m'est chère, et si elle meurt avant moi, tant pis! je porterai perruque,

* Franqueyrol, Louise, Jourdeuil, madame Jourdeuil.
** Louise, Franqueyrol, Jourdeuil, madame Jourdeuil.

ne fût-ce que pour étonner les bourgeois et pour protester contre l'époque mercantile où nous vivons. Pas vrai, Franqueyrol? (Ils trinquent.)

FRANQUEYROL

Le fait est que le vent n'est pas bien bon pour les arts depuis quelques années; nous tournons un peu à l'Américain, en France.

LE PÈRE JOURDEUIL

Comment, à l'Américain!... mais les Américains sont cent fois plus artistes que nous...

FRANQUEYROL

Oh! que non...

LE PÈRE JOURDEUIL

Non! (Il se lève.) Eh bien, mon cher, l'homme qui vous parle, Henri-Charles-Alexis Jourdeuil, connu dans les arts sous le nom de Jourdeuil le Vieux, comme on disait Palma le Vieux, Charles-Alexis Jourdeuil, élève et ami du baron Gros, médaillé en 1825. (A sa femme.) Tu sais, toi, si c'était facile d'être médaillé en 1825?

MADAME JOURDEUIL, avec conviction

Ah!

FRANQUEYROL, à part

Parbleu!

LE PÈRE JOURDEUIL, d'une voix terrible

Monsieur, cet homme-là ne trouve plus à vendre un seul de ses tableaux en France, pas un! (Approchant sa tête de l'oreille de Franqueyrol.) Vous comprenez, je leur fais peur à ces gandins!... Et savez-vous qui les a recueillis, ces magnifiques Jourdeuil le Vieux, dont la France ne voulait plus? L'Amérique, mon brave homme, l'Amérique!

MADAME JOURDEUIL

C'est la vérité, ils sont fous de sa peinture, là-bas...

FRANQUEYROL

Tant mieux, voilà qui me réconcilie un peu avec eux.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh! c'est une belle race, allez! et qui m'a bien compris... J'ai des commandes par-dessus la tête... Si je voulais gagner beaucoup d'argent... mais je n'y tiens pas. (Avec intention.) Je ne suis pas un spéculateur, moi... Je travaille lentement, à mes heures, avec amour, et pourvu que je puisse me payer de temps en temps une belle pièce de faïence...

FRANQUEYROL, montrant les étagères

Oui, je vois que vous avez cette passion.

MADAME JOURDEUIL

Oh! ici, ce n'est rien, c'est à l'atelier qu'il y en a.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, j'ai quelques jolis morceaux. C'est moi qui possède le fameux prie-Dieu d'Henri III avec les portraits des mignons sur les panneaux.

MADAME JOURDEUIL

Dis donc, mon homme, combien t'en offrent-ils, de ta collection au musée de Cluny?

LE PÈRE JOURDEUIL

Vingt mille francs! Je n'ai qu'à lever le doigt, l'argent sera ici demain matin... mais, macach, comme dit Namoun... ni à vingt, ni à trente, ni à cent... je ne la vendrai jamais.

MADAME JOURDEUIL*, le regardant avec admiration

Oh! ces artistes... l'argent n'est rien pour eux!...

* Louise, Franqueyrol madame Jourdeuil, Jourdeuil.

FRANQUEYROL, à Louise qui coud près de la fenêtre

Il ne vient donc pas, ce frère?

LOUISE, tristement

Non... il aura décidément manqué le train. (Elle se leve et retourne dans le fond.)

MADAME JOURDEUIL

Mon Dieu! mon Dieu!

LE PÈRE JOURDEUIL *

Eh bien quoi! mon Dieu! mon Dieu!... c'est un petit malheur, nous dînerons une heure plus tard. (Remplissant les verres.) Allons, encore un coup pour nous faire prendre patience... (Levant son verre.) Mon vieux Pierre, tu sais... ma foi! tant pis... il faut que je te tutoie... Ça te va-t-il?

FRANQUEYROL

Ça me va!

MADAME JOURDEUIL

Oh! mon ami.

FRANQUEYROL

Laissez donc, c'est charmant...

LE PÈRE JOURDEUIL

Voyons, est-ce qu'il n'est pas de la famille et du bâtiment par-dessus le marché. (A Franqueyrol.) Car tu es artiste, toi aussi, je le sais. Ne dis pas que tu ne l'es pas, tu l'es...

MADAME JOURDEUIL

Oui, Henri nous a dit que vous aviez fait de la peinture, autrefois.

FRANQUEYROL

Juste assez pour admirer la sienne.

* Madame Jourdeuil, Franqueyrol, Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL, entre ses dents

Oh! admirer... blagueur!...

FRANQUEYROL

J'aurais peut-être pu devenir un peintre, moi aussi; mais ma nature s'y opposait. Vous savez comme Henri m'a surnommé, Pierre Franqueyrol dit Pierre qui roule... Eh bien! toute ma destinée tient dans ce nom-là. Il faut que je roule, que je roule, et comme on ne peut pas faire de peinture en roulant...

MADAME JOURDEUIL

C'est singulier, tout de même, cette idée de courir le monde comme cela, dans un bateau, pour son plaisir... Encore si vous faisiez quelque commerce?

FRANQUEYROL

Ce ne serait plus pour mon plaisir, alors.

MADAME JOURDEUIL

Moi qui aime tant mon chez moi, mon petit coin, le fauteuil toujours à la même place.

LE PÈRE JOURDEUIL, sirotant son madère, sourit en regardant sa femme

Mollusque!

MADAME JOURDEUIL

Tu as beau dire, ce n'est pas naturel d'être toujours à rouler sur la mer... Au fait, vous avez peut-être des parents là-bas?

FRANQUEYROL

Où donc, là-bas?

MADAME JOURDEUIL

Je ne sais pas, moi, là-bas où vous allez.

LE PÈRE JOURDEUIL, laissant tomber son verre et sa tête sur la table

Madrépore!

FRANQUEYROL

Je ne vais nulle part...

MADAME JOURDEUIL

Quel homme! mon Dieu! mais enfin, comment cela vous est-il venu, cette manie du voyage, cette folie du diable au vert? Est-ce que c'est de naissance?

FRANQUEYROL

Non! ce n'est pas de naissance... ça m'est venu subitement en me promenant sur les quais du Rhône, à Arles, un matin que j'avais vingt ans et qu'il faisait du soleil. A quoi tiennent nos destinées! Justement ce matin-là, il y avait dans le port, au ras du quai, un petit bateau, en partance pour les mers du Sud. Oh! mais un tout petit bateau, vous savez, tout petit, pas plus gros qu'une coquille Saint-Jacques. J'ai toujours aimé ça, moi, les tout petits qui sont très-crânes, et je vous réponds qu'il l'était, celui-là, pour s'en aller tout seul dans les mers d'Amérique... Je m'arrêtai un moment à le regarder; le chargement était fini, on allait partir. Sur le pont, l'équipage au grand complet, ils étaient bien quatre en tout, y compris le mousse, commençait à hisser la voile, une belle voile toute rapiécée, où le soleil des Tropiques avait jeté des fils d'or. Et pendant qu'on hâlait tous ensemble sur l'écoute, il y en avait un qui chantait comme ceci, d'une voix tranquille. (Il chante à demi-voix.)

Petite galiote
Tu t'en vas dans l' Bresy
Tu t'en vas dans l' Bresy
Faire un si grand voyage

Dieu te protégera
Toi et ton équipage

(A mesure qu'il chante, la porte du fond s'ouvre. Louise s'avance doucement.)

• Écoutez, cela me parut si touchant, cette petite galiote partant pour le grand voyage et donnant son cœur à Dieu avant de partir, que les larmes m'en vinrent aux yeux... Puis, je ne sais pas... Ce port plein de soleil, ce grand Rhône courant vers la mer, ces hommes qui chantaient, et à mesure, la belle voile rousse, avide d'aventures, qui grimpait le long du mât et s'ouvrait au vent comme une aile, tout cela était si grisant, si entraînant, que j'en eus comme un frisson dans le cœur, et je criai bien fort à la petite galiote : Té! attends-moi, petite, attends-moi, je pars avec toi.

MADAME JOURDEUIL

Et vous êtes parti?

FRANQUEYROL

Je crois bien, que je suis parti! j'ai même été si content de mon voyage, qu'en arrivant dans l'Bresy j'ai acheté la galiote, et voilà quinze ans que je cours le monde à cheval sur ce petit oiseau.

LE PÈRE JOURDEUIL

Superbe, mes enfants, superbe!...

LOUISE

Et où l'avez-vous laissée maintenant, la petite galiote?

FRANQUEYROL

Je l'ai laissée au Havre; elle se repose un peu... Pensez que nous venons de New-York en dix-huit jours...

• Madame Jourdeuil, Louise, Franqueyrol, Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu viens de New-York?... mais alors tu as dû voir mes œuvres, là-bas, à la vitrine de Jackson?

FRANQUEYROL

Jackson!...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, Jackson, le fameux marchand de tableaux, le Goupil américain... C'est lui qui m'achète toutes mes toiles.

FRANQUEYROL

Jackson... non!... connais pas.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tiens! c'est drôle... Après tout, ces noms anglais sont si difficiles... je prononce peut-être mal...

MADAME JOURDEUIL

Ah çà! monsieur Pierre qui roule, maintenant que vous voilà, est-ce que vous n'allez pas vous reposer un peu?

FRANQUEYROL

Ma foi! j'en suis bien capable... Je ne sais pas si c'est l'air de Ville-d'Avray ou si cela tient à vos fauteuils... (Se carrant.) Ils sont très-commodes, ces fauteuils-là.

LE PÈRE JOURDEUIL [1]

N'est-ce pas, qu'on est bien chez nous?... Tu verras, mon vieux, on rit tout le temps ici; c'est la bohême en famille, la bohême du bon Dieu! (Bruit de roues dans le lointain, trompette.)

MADAME JOURDEUIL

Ah! l'omnibus.

[1] Madame Jourdeuil, Louise, Jourdeuil, Franqueyrol.

LOUISE

Oh! non, pas encore. Ceci c'est pour le train de cinq heures et demie, qui va à Paris.

FRANQUEYROL, bondissant

Cinq heures et demie!... mais alors je me sauve vite...

LOUISE

Comment?

MADAME JOURDEUIL ·

Allons bon! le voilà encore en route.....

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu ne dînes donc pas avec nous?

FRANQUEYROL

Impossible! il faut que je dîne à la Légation d'Amérique... C'est une affaire d'honneur... je vais recevoir mon prix.

TOUS

Quel prix?

FRANQUEYROL

Un grand prix de steeple-chase, que la petite galiote vient de gagner... Est-ce que je ne vous l'avais pas dit? Oh! c'est un vrai triomphe!... Nous sommes partis cinq de New-York, tous des petits navires, à qui serait le premier au Havre... Dame! on ne s'est pas amusé en route. Dix-huit jours dans le vent, entre ciel et mer... Mais, comme la petite galiote a des ailes, hier soir, à dix heures, j'entrais dans le port du Havre, et bon premier, comme on dit à la Marche! Les autres ne sont arrivés que dans la nuit (Tristement.) Excepté un, qui n'arrivera jamais, pécaïre! (Gaiement.) Fait rien! Les Américains sont enfoncés, et vive la marine d'Arles!...

· Madame Jourdeuil, Louise, Franqueyrol, Jourdeuil,

LE PÈRE JOURDEUIL

Vive la marine d'Arles!... Tu ne peux pas manquer ce dîner là!

LOUISE

Et Henri?

FRANQUEYROL

J'irai le voir demain... Seulement, je vous en prie, ne lui dites pas que je suis arrivé. Laissez-moi la joie de le surprendre; je sais bien que c'est un enfantillage, mais tous les voyageurs, les vrais, les enragés, nous avons cette manie d'arriver à l'improviste. C'est si bon de tomber comme du ciel dans des bras qui vous aiment!... C'est si bon l'œil étonné qui s'ouvre, les chères mains qui tremblent, la bouche qui croit dire: « Comment, c'est... c'est toi... » et qui ne dit rien... Au diable les salles d'attente! elles nous gâtent cette belle minute, à l'arrivée, qui est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans le voyage.

LE PÈRE JOURDEUIL

Bravo! ta cause est gagnée. Silence absolu! nous le jurons...

FRANQUEYROL, s'approchant de la mère

Adieu, maman. (Il l'embrasse.)

MADAME JOURDEUIL, bas

Et... vous savez?

LE PÈRE JOURDEUIL

Allons! allons! voilà la voiture.

FRANQUEYROL, à la mère

C'est convenu... je viendrai vous le dire.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah ça! quand te verrons-nous?

FRANQUEYROL

Oh! bientôt.

LE PÈRE JOURDEUIL

Il faut venir souvent, vois-tu. D'abord, tu sais, je ne dis pas que je ne ferai pas ta tête. Hein! que dis-tu de cela? C'est ça qui serait gentil, un beau portrait signé Jourdeuil (le Vieux).

FRANQUEYROL

Certes. (à Louise) Est-ce qu'il y aura une crême le jour où je reviendrai?

LOUISE

Et des croquettes.

MADAME JOURDEUIL

Mais laissez-le donc partir, il va manquer son train.

FRANQUEYROL

Adieu, adieu, et surtout bouche close.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui... oui... je m'en charge... Je ferai la police des langues, ici. (Franqueyrol sort. Le père Jourdeuil court à la fenêtre.) A propos, informe-toi donc de ce Jakson, à l'ambassade?

FRANQUEYROL, loin, dehors

C'est entendu.

SCÈNE VII

MADAME JOURDEUIL, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE

LE PÈRE JOURDEUIL *

Quel type, mes enfants, quel type!

MADAME JOURDEUIL

Ah! c'est un joli fou.

* Jourdeuil, madame Jourdeuil, Louise.

LOUISE

C'est un héros, maman.

LE PÈRE JOURDEUIL

Et puis bon compagnon, franc de collier. Je suis content, on va s'amuser ici. Cela me rappellera l'année où nous avons eu Pipette...

MADAME JOURDEUIL

Oui, je te conseille d'en parler, de ton Pipette, après le tour qu'il nous a joué.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! ce n'est pas pour l'argent que je lui en veux... C'est surtout pour sa fugue... Il était si cocasse, cet animal !... Il y a des jours où il me manque.

LOUISE, montrant à sa mère le gros registre laissé sur la table

Dis donc, maman, tout de même tu n'as pas pu arriver à finir tes comptes; tu en es toujours à je retiens deux.

MADAME JOURDEUIL

Oh !

LOUISE

Bah ! tu finiras dans la soirée. (Elle enlève le registre et le dépose sur la crédence.)

LE PÈRE JOURDEUIL

A propos de comptes, vous n'avez donc pas payé la note de la mère Raizou ?

MADAME JOURDEUIL

Non, mon ami. Comme notre dernier mois était très-chargé, j'ai préféré la remettre à celui-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tant pis ! Tous ces philistins font déjà si peu de cas des artistes... Je n'aime pas que les notes traînent...

LOUISE, vivement

Mais dans ce cas, il faut...

LE PÈRE JOURDEUIL

Hein?

MADAME JOURDEUIL

Tu as raison, mon ami...

LE PÈRE JOURDEUIL

Qu'est-ce qu'elle dit, la petite?

MADAME JOURDEUIL

Elle dit que tu as raison ; mais sois tranquille, je paierai demain, sans faute. Allons vite, fillette, à ton dîner; moi je vais mettre le couvert.

LE PÈRE JOURDEUIL ·

Surtout dépêchons-nous, je meurs de faim.

LOUISE

Oh! maintenant, Henri ne va pas tarder. C'est égal! ce sera difficile de lui cacher l'arrivée de M. Pierre. (Elle descend dans le fond en fredonnant:)

Petite galiote,
Tu t'en vas dans l'Bresy, etc...

LE PÈRE JOURDEUIL, à la fenêtre

Hé! hé! la mère, il me semble qu'il se dérange, M. ton fils?

MADAME JOURDEUIL, mettant le couvert

Ne me dis pas cela, mon Dieu !

LE PÈRE JOURDEUIL

Eh bien ! quoi?... c'est de son âge... Ah! voilà le père Borniche qui ferme la mairie...

· Jourdeuil, Louise, madame Jourdeuil.
·· Jourdeuil, madame Jourdeuil.

LE MÈRE, timidement

Vraiment ! tu crois qu'il se dérange un peu ?

LE PÈRE JOURDEUIL, toujours à la fenêtre

Est-il maigre, ce pauvre diable ?

MADAME JOURDEUIL

N'est-ce pas qu'il a maigri ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh ! il n'a jamais été bien gras. Puis c'est surtout son habit vert qui l'allonge.., Il a l'air d'une cigale là dedans.

MADAME JOURDEUIL, stupéfaite

Henri ! un habit vert ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Eh ! qui te parle d'Henri ! je parle du père Borniche.

MADAME JOURDEUIL

Laisse donc le père Borniche tranquille, nous causons de choses plus sérieuses. (Arrachant son mari de la fenêtre.) Voyons, mon homme, je t'en prie, parle-moi raisonnablement. Tu viens de me dire qu'Henri se dérangeait. Est-ce que tu aurais remarqué quelque chose toi aussi ?

LE PÈRE JOURDEUIL

Hé ! non ! Je n'ai rien remarqué ! d'ailleurs où serait le mal, si ton fils faisait comme les autres ? tu ne sais donc pas ce que c'est que la vie d'artiste. Ce sont les plus grands qui font le plus de folies...

MADAME JOURDEUIL

Ils me feront mourir avec leurs artistes !

LE PÈRE JOURDEUIL

Morbleu !... Quand on a du chien dans le ventre, il faut que le chien jappe... Ah !... si tu m'avais connu du

temps de l'atelier... quelle vie, mes enfants, quelle vie!... en avons-nous passé des nuits blanches avec Pipette!

MADAME JOURDEUIL, montrant la cuisine

Prends garde! Louise est là.

LE PÈRE JOURDEUIL, baissant la voix

Tiens! veux-tu que je te dise? Eh bien! je serais heureux de voir faire à ton fils, quelque bonne frasque de jeunesse... C'est ce qui lui manque, il n'est pas assez jeune ce garçon-là! (On sonne.)

MADAME JOURDEUIL

Ah! le voilà... enfin! (Elle court ouvrir.)

LE PÈRE JOURDEUIL, allant s'asseoir à table

Lison... le dîner... vite!

LOUISE * apparait sur la porte de la cuisine, portant une soupière bleue

J'y suis!...

MADAME JOURDEUIL, ouvrant la porte

Oh! c'est Namoun...

LOUISE

Namoun!...

SCÈNE VIII

** LES MÊMES, NAMOUN. (Namoun, entrant. Il a le costume des maures d'Alger, chechia, babouches, burnous, veston.)

NAMOUN

Boujou...

* Madame Jourdeuil, Jourdeuil, Louise.
** Namoun, madame Jourdeuil, Jourdeuil, Louise.

MADAME JOURDEUIL

Et Henri ?

LOUISE

Où est-il ?

NAMOUN

Macach vinir mouci Inri...

LOUISE

Oh !

MADAME JOURDEUIL

Est-ce qu'il est malade ?

NAMOUN

No ! no ! macach malade, rien di tout.

MADAME JOURDEUIL

Mais, alors, pourquoi ne vient-il pas?

LE PÈRE JOURDEUIL, à table riant sous cape

Hum !... hum !...

NAMOUN

Bourquoi mouci Inri rester le maison. Bourquoi trabadjar, trabadjar bezeff.

LE PÈRE JOURDEUIL, à part

Elle est un peu usée, celle du travail... sacré Bédouin, va !

LOUISE

Et moi qui avais fait un si beau dîner !

NAMOUN, regardant la table avec convoitise

Ou Allah ! Bono la manjaria ici, bono. (Il se frotte l'estomac.) .

MADAME JOURDEUIL, énergiquement

Tu diras à Henri que nous irons le voir demain... Tu m'entends...

NAMOUN

No! no, madama, toi macach andar demain. Bourquoi mouci Inri sortir, macach rester à la maison.

MADAME JOURDEUIL

Tant pis! Il m'attendra, je veux absolument le voir.

LE PÈRE JOURDEUIL, à part

Brrr! ma femme, quelle lionne.

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs son ami Franqueyrol...

LE PÈRE JOURDEUIL, tape sur une assiette avec sa cuiller

Attention!

MADAME JOURDEUIL

Enfin! C'est bon, dis-lui que j'irai le voir.

LOUISE

Il est joli l'anniversaire... Et ma crême?... Et mes croquettes?

NAMOUN

Bono, la groguette! (Il sort.)

LE PÈRE JOURDEUIL, découvrant la soupière

Bah! Voici de quoi nous consoler... A table! mes enfants! à table!... (Regardant autour de lui et voyant madame Jourdeuil qui s'essuie les yeux.) Allons! bon! des larmes, maintenant... ma foi! tant pis, moi, je mange. (Il se sert.) Et toi, Bédouin?... tiens! le Bédouin est parti... Quel sauvage!...

(Rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Intérieur de peintre-gandin. Atelier petit, coquet, parfumé. Chevalet de palissandre, transparents roses aux fenêtres. Bahuts, faïences, émaux, momies, sabres, hallebardes, panoplies, bibelots. La croisée au fond au milieu. Porte d'entrée au fond à droite, ouvrant intérieurement. Porte à gauche sur l'appartement à gauche. Premier plan, un joli bureau pupitre en laque. Dans le fond, sous la croisée, un lit de repos très-bas.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, NAMOUN

(Au lever du rideau, Henri est en train d'écrire sur le bureau de gauche... Namoun est dans le fond, debout sur une chaise, et cloue une carte de visite sur la porte d'entrée ouverte en dedans, faisant face aux spectateurs.

· HENRI, jetant sa plume avec rage, et se renversant dans son fauteuil.

C'est fini ! j'ai cru que je n'irais jamais jusqu'au bout. (Regardant la lettre qu'il vient d'écrire.) Pauvre Clémence !

· Henri, Namoun.

qu'est-ce qu'elle va dire en lisant cela? (A Namoun avec colère.) Tais-toi donc, toi.

NAMOUN, fermant la porte doucement, et venant remettre la chaise à sa place, sur le devant de la scène. Très-bas... le doigt sur les lèvres.

Chouia! Namoun... Mouci fâché!... (Il va se coucher sur le divan du fond).

HENRI, lisant la lettre qu'il vient d'écrire

« Ma chère enfant, les meilleures choses ont une fin. « Voilà sept ans que nous nous aimons et que nous « sommes l'un à l'autre... » Sept ans!... Ainsi cette femme m'aura donné sept ans de sa vie, sept années de dévouement, de tendresse, de renoncement à tout ce qui n'était pas moi. Elle aura tout quitté, tout brisé pour me suivre. Elle aura été ma compagne, mon amie, ma chose et puis... (Montrant la lettre.) Et puis voilà!... (Un silence, il lit la lettre des yeux, ironique.) Elle est vraiment très-jolie, cette lettre... pleine de pensées philosophiques... hé! hé! Il y a même le mot pour rire : « Sept ans, ma belle, presque un congé... » pouah! c'est cruel et c'est bête, jamais je n'enverrai cela. (Il se lève, jette la lettre avec dégoût sur son bureau et se met à marcher avec agitation.) Pourquoi ce mensonge, après tout? Pourquoi cette rupture banale et lâche?... Il serait plus simple de lui dire loyalement ce qui m'oblige à la quitter... Oui, ce serait plus simple, et en tout cas plus digne, mais je ne peux pas! je ne peux pas!... Il faudrait raconter ma vie, livrer mon secret... je n'en ai pas le droit. Et puis, est-ce qu'elle est femme à se séparer de moi pour des raisons si misérables? Je la connais bien : elle voudrait travailler, gagner sa vie, prendre sa part de mes privations et de mes misères... C'est ce que je n'accepterai jamais... moi, c'est bien... mais elle?... (Devant le bureau.) Allons!... allons!... voici encore ce qui vaut le mieux. (Il prend la lettre.) Elle est monstrueuse cette lettre, cynique, laide, sans entrailles... c'est bien dans

ce goût-là que Margarot doit écrire à ses colombes quand il les lâche... une lettre à tuer l'amour... Eh bien! tant mieux!... Qu'elle me méprise et que je sois seul à souffrir!... (Cachetant sa lettre.) Namoun!... où est-il donc?... Namoun!...

NAMOUN, sur le divan

Ewouah!...

HENRI

Comment! te voilà encore couché... Tu as donc fini de ranger ici?

NAMOUN

Ci fini.

HENRI

Tu as enlevé ce qui pouvait nous trahir : les dessins, les portraits, les vêtements?

NAMOUN, sans bouger du divan, montrant la pièce à côté

Ih! tout ça là-dans.

HENRI *

Bien... Il faudra enlever la clef de cette chambre. Tout serait découvert si on y entrait... Et nos tableaux, combien en as-tu descendu? (Regardant l'atelier.) Quatre! Oh! c'est assez... (Il prend une toque en velours grenat, attachée à un chevalet, et la jette à Namoun.) Emporte-moi donc cette toque... Ils savent bien que je ne mets pas de ces choses-là... Il faut être ce gandin de Gontaut pour se fourrer des inventions pareilles sur la tête. Encore un qui croit qu'on a besoin de se déguiser pour faire de la peinture. (Namoun emporte la toque dans la pièce à côté.) Pauvre mère! va-t-elle être contente de me voir au milieu de tout ce luxe. (Regardant sa lettre, qu'il tient.) C'est égal, j'ai le cœur un peu serré pour jouer cette comédie. (A Namoun, qui rentre.) C'est bien, Namoun, je suis content de toi, ce matin. Seulement, écoute : je t'ai menacé quelquefois de te faire manger du bâton,

* Namoun, Henri.

comme tu dis ; mais cela ne m'est pas encore arrivé, n'est-ce pas ?

NAMOUN, câlin

Ouallah ! bono, toi, mouci.

HENRI

Eh bien ! si jamais tu as le malheur de raconter ce qui se passe chez moi, je te jure que ce jour-là tu en mangeras, du bâton ! mais tu en mangeras comme les bourriquots de ton pays n'en ont jamais mangé... Tu m'entends ?... (Namoun recule effrayé.) Ainsi, tiens ta langue...

NAMOUN

As bas bour, mouci.

HENRI [1], à part

Pauvre petit ! Heureusement que la menace suffira. (Haut.) Maintenant, tiens, prends ceci, et porte-le chez madame Clémence. Tu diras que... non, tu ne diras rien. Donne la lettre, voilà tout. (Namoun prend la lettre.) En descendant, répète au père Justin de ne pas oublier sa consigne : jusqu'à ce soir, ceci est mon atelier. Qu'il n'aille pas les envoyer là-haut.

NAMOUN, courant ouvrir la porte

Ia ! didoun, mouci...

HENRI

Quoi ?

NAMOUN, montrant la porte d'un air de triomphe

Rigarde !

HENRI

Ah ! très-bien... Tu as mis ma carte sur la porte... c'est une bonne idée.

NAMOUN, riant

Li qui venir croira bezeff le maisoun être à toi ici. Hi ! hi ! hi !...

[1] Henri, Namoun.

MARGAROT *, sur le palier

Qu'est-ce que tu fais donc-là, turco? (Il passe sa tête, une grosse tête de pivoine, à favoris roux, et aperçoit Henri.) Tiens, vous voilà, vous aussi. (Il entre.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGAROT

HENRI **, allant vers lui, bas et vite

Ah! bonjour... bonjour... Margarot...

MARGAROT

Je descends de chez vous. (Regardant autour de lui.) Vous travaillez donc dans l'atelier de Gontaut, maintenant?

HENRI

Chut... chut... Vous êtes censé chez moi, ici. Je vous expliquerai cela plus tard.

MARGAROT, avec un gros rire

Pas besoin d'explication; j'ai compris... (Égrillard.) Quelque colombe que nous n'avons pas voulu recevoir à notre cinquième. Le fait est que ce n'est pas brillant, là-haut, et pour un premier rendez-vous...

HENRI

Quel homme vous faites!... On ne peut rien vous cacher.

MARGAROT

Eh! mon cher, entre gens à passions, on se comprend à demi-mot.

* Henri, Namoun, Margarot.
** Henri, Margarot, Namoun.

HENRI *, à Namoun, qui est resté sur la porte

Tu peux t'en aller, Namoun.

MARGAROT **

Ohé! turco, puisque tu descends, garde un peu ma voiture en bas. Le père Justin a peur du cheval.

NAMOUN, sautant de joie

Oh! li chival bono!... (Il sort.)

MARGAROT, fermant la porte

Nous avons bien cinq minutes, n'est-ce pas?

HENRI

C'est que...

MARGAROT ***

Bah! laissez donc; la première fois elles sont toujours en retard; après, c'est notre tour, par exemple... Puis, mon cher, il y a la passion, mais il y a les affaires aussi... Voyons, vous êtes venu à la fabrique hier soir?

HENRI

Oui, je...

MARGAROT

Ma femme me l'a dit... J'avais été obligé de sortir pour traiter une grosse affaire de papiers peints. (Dans l'oreille.) Deux colombes toutes neuves que j'ai menées au Châtelet... un joli petit attelage, vous verrez ça...

HENRI

J'étais venu pour...

MARGAROT, riant

Parbleu! je le sais bien... Vous étiez venu me demander de vous escompter encore un billet, comme le mois dernier?

* Margarot, Henri, Namoun.
** Margarot, Namoun, Henri.
*** Margarot, Henri.

HENRI

C'est vrai.

MARGAROT

Ma foi, mon cher, je suis désolé... mais je ne peux pas.

HENRI *

Vraiment?... (Avec effort.) Bien!

MARGAROT

D'abord, ce serait vous rendre un mauvais service.

HENRI

Ah! je vous en prie, Margarot, pas de ces phrases-là avec moi .. Un service n'est jamais un mauvais service. Il n'y a qu'un mauvais service au monde, c'est celui qu'on ne rend pas. Du reste, libre à vous; je suis un peu gêné en ce moment; mais enfin...

MARGAROT, haussant les épaules

Un peu gêné... allons donc!... C'est-à-dire que vous avez la corde au cou, et que vous tirez une langue... Oh! ne me dites pas non, je le sais. Je connais votre situation mieux que vous-même. (Baissant la voix sur un geste d'Henri.) Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous vois dans la nasse, mon petit. Il y a beau temps que le vent a tourné pour vous et que les commandes n'arrivent plus. Vous avez été obligé de déménager, de vendre presque tous vos meubles. Dernièrement encore...

HENRI

Ah ça! monsieur Margarot, je crois que vous m'espionnez!

MARGAROT

Parbleu! il faut bien que je sache exactement où vous en êtes, pour pouvoir, le moment venu, quand je vous verrai à vos dernières pièces, arriver là juste à

* Henri, Margarot.

point, avec un petit traité bien en règle, comme celui-ci. (Il tire un papier timbré de sa poche.)

HENRI [*], tournant le dos

Comment! Encore... Laissez-moi donc tranquille, avec votre traité.

MARGAROT, lisant et marchant derrière lui

« Entre les soussignés Paulin Margarot, fabricant « de papiers peints, domicilié faubourg Saint-Jac- « ques... »

HENRI

Voyons, mon cher, qu'est-ce que cela signifie, ce que vous faites-là? Vous savez bien que je ne veux pas entrer chez vous, que je n'y entrerai jamais.

MARGAROT

Les conditions sont pourtant bien avantageuses.

HENRI

Allez au diable! (Il va s'asseoir devant son chevalet.)

MARGAROT, continuant à le suivre

Quinze mille francs par an.

HENRI

Traderi dera.

MARGAROT

Logé à la fabrique.

HENRI

Je ne vous écoute pas, vous savez... Traderi dera, la la.

MARGAROT, rempochant son traité

Oui, oui, je connais ça... traderi, dera, la la... Elle est bien gaie, cette chanson. Sous prétexte de gloire et d'art pur, on crève de faim toute sa vie... Traderi, deri!... On trime, on s'use, on s'extermine!... Traderi

[*] Margarot, Henri.

dera... Et on meurt de misère à cinquante ans, dans un coin d'atelier, sans feu. Traderi dera, la la... (S'asseyant.) Là!

HENRI *, riant.

Voilà qui est sagement parlé... vous avez raison, Margarot; il faut toujours encourager les arts.

MARGAROT

Il ne faut pas encourager les fous; et c'est de la folie, quand on est gueux comme vous êtes, de s'entêter à faire de la peinture sérieuse; prononcez qui ne se vend pas... Aujourd'hui, mon cher, il n'y a plus que l'industrie qui compte, et les seuls artistes possibles sont ceux qui, comme moi, — oui, mon petit, comme moi — ont su marier l'art à la fabrication et sont arrivés à produire...

HENRI

Ce joli veau à deux têtes qu'on appelle l'art industriel...

MARGAROT, scandalisé

Oh!

HENRI, se levant

Je les connais, ces artistes-là!... Des gaillards qui font des porte-allumettes avec les plus purs chefs-d'œuvre de l'antique, et qui en arriveront un de ces jours à poser un cadran sur le ventre de la Vénus de Milo, pour l'utiliser dans le monde comme horloge de salle à manger.

MARGAROT, tranquillement

Pourquoi pas?... si ça se vend.

UNE VOIX, chantant dans l'escalier

Guerre aux bourgeois.

HENRI, à Margarot

Attrape! (La porte s'ouvre.)

* Henri, Margarot.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, puis PIPETTE

LE PÈRE JOURDEUIL *, entre très-animé, la canne en l'air, chantant :

Jamais, jamais en France...

(A la cantonade.) N'entre pas encore... je t'appellerai.

MARGAROT, regardant le père Jourdeuil avec stupeur

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

HENRI, allant à son père

Bonjour... comment vas-tu?

LE PÈRE JOURDEUIL, lui donnant une tape sur la joue

Et toi, mauvais sujet?... C'est à toi qu'il faut demander cela.

MARGAROT, s'approchant d'Henri

Mon cher, c'est convenu, quand vous voudrez que nous signions notre petite mécanique.

HENRI

Jamais...

MARGAROT **

Vous n'aurez qu'à me faire signe. A revoir. (Saluant le père.) Monsieur.

LE PÈRE JOURDEUIL, saluant

Monsieur... (A part.) La bonne tête! (Il rit.)

* Margarot, Henri, Jourdeuil.
** Henri, Jourdeuil, Margarot.

MARGAROT, à part, se détournant

Quel type ! (Il sort.)

HENRI *

Tu es seul? et ma mère? et Louise?

LE PÈRE JOURDEUIL, regardant la porte

Ces dames vont arriver, je pense...

HENRI

Vous n'êtes pas venus ensemble?

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais non. Figure-toi que ce matin, pendant le premier déjeuner, voilà qu'on sonne, din! din! tout doucement, comme si c'était un pauvre et nous voyons entrer... Non! c'est trop comique... Devine qui nous voyons entrer... Pipette... tu sais... mon vieux Pipette.

(Ici Pipette, qui croit qu'on l'appelle, entre et fait quelques pas... C'est un petit homme râpé avec de longs cheveux gris et plats, un chapeau pointu et une loupe de verre, grande comme un miroir à main, qui lui tombe sur la poitrine en guise de lorgnon. La caricature en petit du père Jourdeuil, il porte un tableau sous le bras.)

HENRI **, sans voir Pipette

Comment! ce voleur!... il a osé?...

(Pipette fait un demi-tour et se retire discrètement.)

LE PÈRE JOURDEUIL

Chut!... Il est là... tais-toi... Pauvre homme! nous l'avons bien mal jugé.

HENRI

Rapporte-t-il l'argent?

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui... ou du moins, c'est tout comme. Il m'apporte une affaire magnifique... Nous venons exprès en causer avec toi... tu vas voir... Pipette! Pipette!.. entre donc,

* Henri, Jourdeuil.
** Henri, Pipette, Jourdeuil.

mon vieux Pipettou... (Pipette parait. Avec un bon sourire.) Entre donc.

HENRI [1], froid

Bonjour, monsieur.

(Pipette en saluant, trébuche contre un meuble.)

LE PÈRE JOURDEUIL, le soutenant

Prends garde... (A son fils.) Il est un peu troublé, tu comprends, tu l'intimides; et puis il faut tout dire, nous venons de faire un léger fricotis chez Philippe... avec un joli vin blanc de 1811, du vrai de la comète... Hé! hé! Pipette. (Il pousse Pipette qui chancelle.)

HENRI, souriant

Ah! c'est donc cela... aussi je te trouvais un peu ..

LE PÈRE JOURDEUIL

Que veux-tu?... il fallait bien célébrer le retour de Pipette. (Lui tapant sur l'épaule.) C'est mon Franqueyrol, à moi, ce vieillard!... A propos... est-ce que tu l'as vu Franqueyr... (A part.) Aïe!...

HENRI

Qui donc?

LE PÈRE JOURDEUIL, bredouillant

Je veux dire, est-ce que tu as? non... Est-ce que tu n'as pas... Diantre! je ne sais plus ce que je dis.

HENRI, souriant

C'est le vin de la comète.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tu as raison; c'est le vin de la comète.

(Il regarde Pipette en riant.)

PIPETTE, riant très-fort et froidement

Ha! ha! ha! ha!

[1] Henri, Jourdeuil, Pipette.

LE PÈRE JOURDEUIL, lui frappant sur l'épaule

Sacré Pipette!... Hein? crois-tu qu'il est gai!... C'était la joie de l'atelier...

HENRI

En effet, monsieur est d'une gaieté...

LE PÈRE JOURDEUIL, à Pipette

Assieds-toi donc, mon vieux... Attends... que je te débarrasse... (Il lui prend le tableau des mains et l'essuie avec sa manche.)

HENRI

Qu'est-ce que c'est?...

LE PÈRE JOURDEUIL, gravement

Mon nouveau tableau. *La Mort d'Adonis.*

HENRI

Ah! tu l'as fini?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Et regarde-moi ça!.. hein?.. Je crois que ça y est! (Geste pictural avec le pouce.)

HENRI, tenant le tableau

Oui!..

LE PÈRE JOURDEUIL, bas à Pipette

Il est jaloux. (Haut à son fils *.) Regarde un peu ce fond!.. Est-ce enlevé!.. et gras, et chaud!.. En pleine pâte... quoi... (A Pipette.) Qu'est-ce que tu en dis, toi, Pipettou?

PIPETTE, gravement

C'est bœuf!

HENRI, se retournant

Hein?...

PIPETTE, répétant son mot

C'est bœuf!..

* Henri, Pipette, Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL *, à son fils

Ah! oui... un vieux mot de l'atelier... chez Le Baron, quand on voulait dire qu'une chose était belle, étonnante, inouïe, on disait : « C'est bœuf! » Alors, tu trouves que c'est bœuf, mon vieux Pipette?.. Eh bien! moi aussi. (Il prend le tableau des mains de son fils.)

HENRI

Pose-le là... Quand je verrai l'homme de Jackson, je lui dirai de l'envoyer prendre.

LE PÈRE JOURDEUIL

Je pourrai bien le porter moi-même.

HENRI, vivement

Non... non... c'est inutile... Je dois voir mon homme ces jours-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL **, souriant

C'est que tu sais. (Montrant son gousset.)

HENRI

Bon! Je vais m'en occuper.

PIPETTE, bas au père

Si tu lui parlais un peu de l'affaire...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, oui... tout-à-l'heure... (Regardant l'atelier.) Ah ça! dis donc, Henri, je ne t'ai pas encore fait compliment de ta nouvelle installation... Quel luxe, mes enfants, quel luxe!

HENRI

Oui, c'est gentil.

LE PÈRE JOURDEUIL

Merci... gentil...

* Henri, Jourdeuil, Pipette.
** Pipette, Jourdeuil, Henri.

PIPETTE, son gros verre sur l'œil

Oh! il y en a pour beaucoup d'argent ici.

LE PÈRE JOURDEUIL, riant

Ah! ah!... l'expert!... là... tu l'entends.

HENRI

Monsieur est expert?

LE PÈRE JOURDEUIL, allant et venant dans l'atelier

Expert, marchand de curiosités, restaurateur de tableaux, rentoileur... Est-ce que je sais? tiens! Il vient tout juste d'inventer un système de rentoilage...

PIPETTE, bas

Enfin!

LE PÈRE JOURDEUIL, prenant une pièce de faïence sur un bahut

Ah! ah! tu donnes donc dans la céramique, toi aussi?

HENRI

Moi?... non...

LE PÈRE JOURDEUIL

Comment? non! tu as là une pièce magnifique... Pristi! le beau morceau. Quel joli pendant ça ferait avec mon Palissy...

HENRI, vivement

Malheureusement c'est un souvenir.

LE PÈRE JOURDEUIL, un peu vexé

Oh! je ne veux pas t'en priver, tu penses... Dieu merci! ma collection est assez riche. (A Pipette.) Ils m'en offrent vingt mille francs, à Cluny.

PIPETTE, mettant son lorgnon

Vingt mille francs!... Mais alors tu...

SCENE IV

· Les mêmes. NAMOUN

NAMOUN

Boujou.

LE PÈRE JOURDEUIL

Tiens! le bédouin. (A Pipette.) Tu ne le connais pas, le bédouin de mon fils, tu vas voir le bon type.

HENRI, allant au-devant de Namoun

Hé bien?

LE PÈRE JOURDEUIL

Hé! Namoun, arrive...

HENRI, à son père

Pardon... une minute. (A Namoun.) Tu l'as vue?

NAMOUN

Ih!

HENRI

Qu'est-ce qu'elle a dit?

NAMOUN

Macach rien dit... Namoun donner la lettra... madame prenir la lettra, fesir: « O mon Dié! ô mon Dié! » puis venir blanc, blanc et trembler les mains comme ça, comme une viou femme. (Henri se détourne pour cacher son émotion.)

LE PÈRE JOURDEUIL, sur la gauche causant avec Pipette

Enfin, qu'est-ce qu'il te faut? quatre ou cinq cents francs?

· Pipette, Jourdeuil, Namoun, Henri.

PIPETTE

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

NAMOUN, sur la droite à Henri

Quis qui ci? mouci... toi, blérer?... blérer pour le femme?... quis qui ci ça, le femme? rien di tout... tambour Lakdar li avait quatre femmes... quatre... li macach blerer jamais... risir toujours. (Il rit.)

LE PÈRE JOURDEUIL

C'est donc bien drôle ce que tu racontes là, Namoun?.. Est-ce que cela vaut la prise d'Alger?... (A Pipette.) Mon cher, il a une façon de raconter la prise d'Alger. (A Namoun.) Voyons raconte nous cela, jeune singe.

NAMOUN, furieux

Ci pas moun noum joune singe, moun noum ci Namoun. Si moi joune singe, toi viou singe. (Montrant Pipette.) Li viou singe encore plus... Et alors quisquici de parler ensemble comme ça. (Il se drape et passe fièrement.)

LE PÈRE JOURDEUIL, à Pipette

(Riant.) Ah! ah! ah! Crois-tu que c'est susceptible, le bédouin? Henri...

HENRI, s'arrachant de sa rêverie

Père.

LE PÈRE JOURDEUIL

Fais-lui donc dire la prise d'Alger pour Pipette...

PIPETTE, bas

Si tu parlais de notre affaire.

LE PÈRE JOURDEUIL, bas

Oui, oui... tout à l'heure...

HENRI

Voyons, Namoun, raconte-nous comment les Français s'y sont pris pour entrer chez vous.

NAMOUN, doucement

Si toi risir, Namoun, raconter...

HENRI, souriant

Je rirai, je rirai, raconte!...

NAMOUN

Voilà : Lis Inglis primié vinir avec li gros canons et fisir : « boum! boum! » macach indrar rien di tout. Li Portugaise vinir, fisir : « boum! boum! » macach... La oullatrichia vinir, fisir : « boum! boum! » macach encore. Li Francèse vinir, fesir : « Taratata, ratata, ratata... » Indrar tout suite. (On rit.)

LE PÈRE JOURDEUIL, à Pipette

C'est fameux, n'est-ce pas? Taratata! taratata! Il semble qu'on voit les petits chasseurs de Vincennes!...

PIPETTE

Oui, très-joli... tarata, rata... Si tu parlais de...

LE PÈRE JOURDEUIL*, impatienté

Eh! oui... Allons, bédouin, tu es très-gentil... maintenant, si tu veux aller faire taratata dans la pièce à côté, tu nous feras plaisir. (A Henri.) Ça a l'oreille fine ces sauvages-là! Et tu comprends, il ne faut pas encore ébruiter notre affaire.

HENRI

Quelle affaire?

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais notre système... Le système Pipette, quelque chose de merveilleux... avec ce système-là, il n'y a plus de vieux tableaux... c'est la jeunesse éternelle des chefs-d'œuvre...

HENRI**

Vraiment? (A Namoun.) Va, mon enfant. (Namoun sort par la gauche).

* Namoun, Pipette, Jourdeuil, Henri.
** Namoun, Pipette, Henri, Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL ¹

Tu comprends, quelle fortune Pipette a là dans les mains!... Eh bien! cette fortune, ce brave cœur m'en offre la moitié...

PIPETTE

Oui... seulement...

HENRI

Seulement?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Dame! tu vas comprendre une chose. Pipette manque de tout; il n'a pas de souliers, pas de linge.

PIPETTE, *avec élan*

Oh! pas du tout...

LE PÈRE JOURDEUIL

Il ne peut pas décemment se présenter dans les musées, dans les galeries particulières, avec cette tenue... d'inventeur. Avant de rentoiler les tableaux, il faut d'abord qu'il se rentoile lui-même. (*Il rit, Pipette rit encore plus fort.*) Bref, nous avons besoin pour commencer la campagne d'une pièce de quatre à cinq cents francs.

PIPETTE, *bas*

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

LE PÈRE JOURDEUIL

Et j'ai compté sur toi.

HENRI, *effaré*

Sur moi? Cinq cents francs! mais où veux-tu que je les prenne?

LE PÈRE JOURDEUIL

Farceur!... Allons je vois bien où le bât te blesse... tu n'as pas confiance en Pipette?...

¹ Henri, Jourdeuil, Pipette.

PIPETTE, gravement

Je puis donner ma signature.

LE PÈRE JOURDEUIL, pris d'un fou rire

Ah! ah! ah! Il est bon avec sa signature... sacré Pipette, va! (Il rit aux larmes, Pipette rit aussi beaucoup.)

HENRI

Avec, ou sans signature, c'est impossible.

LE PÈRE JOURDEUIL

Puisque je te dis que je les prends pour moi, ces cinq cents francs!... c'est à moi que tu les prêtes, là!... j'en réponds.

HENRI

Mais je ne peux pas, encore une fois! je ne peux pas. je n'ai pas d'argent.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh! c'est trop fort, par exemple, tu n'as pas d'arg... (Se tournant vers Pipette, et lui montrant l'atelier d'un geste emphatique.) Il n'a pas d'argent!

PIPETTE, à demi-voix

C'est bœuf.

HENRI

Père, je te jure...

LE PÈRE JOURDEUIL

Quoi?... que tu n'as pas d'argent... Possible!... mais je te jure bien une chose, moi aussi : c'est que lorsque j'avais ton âge et que j'étais riche, — en ce temps-là on avait encore le goût de la bonne peinture en France! — si mon père... Comment mon père!... si un artiste, un camarade comme Pipette était venu me surprendre au milieu de mon luxe pour me demander quelques misérables cents francs, jamais je n'aurais pu dire : « Non! »

Et si, par hasard, je n'avais pas eu la somme demandée, j'aurais dit à mon père, j'aurais dit au camarade : « Mon cher, tu tombes mal. Je suis moi-même à la côte, mais tiens! les bibelots ne manquent pas ici... Prends cette pendule Louis XV qui ne marche pas, ces flambeaux de parade que je n'allume jamais, et fais-toi de la monnaie, mon bonhomme! »

PIPETTE

Oh! la pendule suffirait.

LE PÈRE JOURDEUIL

Voilà ce que j'aurais fait, moi... Il est vrai qu'à ce jeu-là, on ne s'enrichit guère et qu'on expose sa vieillesse à de terribles humiliations; viens, mon vieux Pipette, allons-nous-en. Je te demande pardon de t'avoir amené ici. J'aurais dû me douter de ce qui m'attendait. J'ai été le père prodigue; j'ai bien le fils que je devais avoir!...

HENRI

C'en est trop à la fin... Eh bien! puisque tu m'y obliges... (On frappe.)

MADAME JOURDEUIL, au dehors

Peut-on entrer?

HENRI, à Jourdeuil

Ma mère!... plus un mot... (Joyeusement, en allant vers la porte.) Entrez, entrez...

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME JOURDEUIL

MADAME JOURDEUIL, sautant au cou de son fils

Te voilà, méchant enfant... tu n'es pas malade?

Jourdeuil, Henri, Madame Jourdeuil, Pipette.

HENRI

Mais non... tu vois...

MADAME JOURDEUIL *

Ah! tant mieux. (Regardant l'atelier.) Comme c'est joli chez toi! (Souriant à son mari et à Pipette.) Bonjour, bonjour.

LE PÈRE JOURDEUIL, sombre

Bonjour.

MADAME JOURDEUIL, à Henri, lui montrant Pipette

Eh bien! tu l'as vu... il est revenu... on dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour arriver cette semaine... aïe!...

HENRI

Et Louise?... Tu ne l'as pas amenée?...

MADAME JOURDEUIL

Oh! non... tu penses, un atelier de garçon!...

HENRI

Elle venait bien les autres fois.

MADAME JOURDEUIL, avec intention

Oui... les autres fois... Du reste, c'est la petite qui n'a pas voulu. Je crois qu'elle est fâchée contre toi, à cause d'hier. Justement on t'avait fait une foule de bonnes choses... il y avait une crème, des croquettes et une surprise... (Riant.) Oh! mais une vraie surprise et qui aurait été joliment de ton goût... n'est-ce pas mon homme?

JOURDEUIL, caverneux

Oui!

MADAME JOURDEUIL, s'approchant de lui

Qu'est-ce que tu as donc, toi?.. Comme tu es rouge... Je parie que vous n'avez pas été raisonnables à ce déjeuner.

HENRI

Le fait est que j'ai entendu parler d'un petit vin de la comète.

* Jourdeuil, madame Jourdeuil, Henri, Pipette.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! monsieur Pipette, monsieur Pipette...

PIPETTE *, la main sur son cœur

Oh ! madame...

LE PÈRE JOURDEUIL

Mais non..., mais non..., ce n'est pas le déjeuner..., c'est l'air d'ici qui m'a fait mal... On étouffe dans leurs ateliers d'aujourd'hui.

MADAME JOURDEUIL

Si tu sortais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL **

Oui, cela vaut mieux... Viens, Pipette.

MADAME JOURDEUIL

Vous ferez une petite promenade dans le Luxembourg. Je vous le recommande, monsieur Pipette.

LE PÈRE JOURDEUIL

Est-ce que tu ne viens pas, toi ?...

HENRI ***

Laisse-la moi un peu, que diable !

MADAME JOURDEUIL, souriant à son mari

Il y a si longtemps que je ne l'ai vu. (Plus grave.) Et j'ai tant de choses à lui dire...

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah ! tu as bien tort de te tourmenter, va !... je le connais maintenant, le jeune homme ; tu peux être rassurée sur son compte. Si jamais il fait des folies, celui-là... Enfin !... Ne reste pas trop longtemps. Nous serons dans la grande allée. Adieu, garçon.

* Jourdeuil, madame Jourdeuil, Pipette, Henri.
** Madame Jourdeuil, Jourdeuil, Pipette, Henri.
* Madame Jourdeuil, Henri, Jourdeuil, Pipette.

HENRI, lui tendant la main

Adieu, père. (Le pere lui prend la main, mais après hésitation.)

LE PÈRE JOURDEUIL, déjà dehors

Eh bien ! Pipette, viens-tu?

PIPETTE

Je t'assure que la pendule...

SCÈNE VI

MADAME JOURDEUIL, HENRI [1]

MADAME JOURDEUIL

Est-ce que vous avez eu quelque chose avec ton père ?

HENRI

Mais non...

MADAME JOURDEUIL

Il n'a pas l'air content. Je parie que vous aurez encore causé peinture.

HENRI

Un peu.

MADAME JOURDEUIL

Quelle drôle d'idée!... mais enfin, puisque vous ne vous entendez pas là-dessus, pourquoi y revenez-vous toujours?

HENRI

C'est vrai.

[1] Henri, Madame Jourdeuil.

MADAME JOURDEUIL

D'abord, toi, tu n'es pas gentil... Au lieu de lui tenir tête comme tu fais... tu devrais céder un peu..., car enfin ton père est plus âgé... il en sait plus long.

HENRI

Tu as raison. Dorénavant, je céderai toujours..., ne me gronde plus.

MADAME JOURDEUIL

Neplus te gronder; mais, malheureux, je suis venue pour cela.

HENRI, *rapprochant sa chaise*

Bah !

MADAME JOURDEUIL

Ne t'approche pas autant. Comment veux-tu que je sois fâchée, si tu es tout près de moi ?

HENRI, *éloignant sa chaise*

Comme ceci ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! pas si loin. (*Henri se rapproche encore plus près que la première fois.*) Là ! (*Croisant les bras.*) Comment, monsieur, vous n'avez qu'un malheureux jeudi par semaine pour venir embrasser votre mère, et vous trouvez que c'est trop.

HENRI

Si tu savais, j'ai eu tant affaire hier : Namoun a dû vous le dire.

MADAME JOURDEUIL

Oui, mais je ne l'ai pas cru... ma première idée a été : « Il est malade. »

HENRI

Allons donc! Est-ce qu'on est malade?

MADAME JOURDEUIL

Avec ça que tu es bien portant... Depuis quelque temps, tu changes, tu maigris...

HENRI

Moi! je maigris?...

MADAME JOURDEUIL

Voyons tes mains. (Elle lui passe son alliance à l'un des doigts.) Tiens! il y a deux mois, mon alliance ne pouvait pas entrer... Maintenant, regarde... jusqu'au bout!... Tu vois bien que tu maigris!... Ce n'est pas étonnant avec la vie que tu mènes...*

HENRI, souriant

Quelle vie crois-tu que je mène?

MADAME JOURDEUIL

Oh! je ne t'en fais pas un reproche. Je sais bien que c'est nécessaire. Il paraît même que c'est un très-bon signe, vous autres, quand vous menez cette vie-là!... Ça prouve que vous avez du... Comment donc?... du chien!

HENRI, riant

Du chien!... Qu'est-ce que tu me racontes là?...

MADAME JOURDEUIL

Oh! tu as beau rire, va! nous savons ce que c'est que la vie d'artiste...

HENRI, grave et doux.

La vie d'artiste, vois-tu ma mère, c'est le travail éternel, incessant, acharné; mais un travail qui n'en paraît pas un aux yeux de bien des gens, parce que nous le faisons avec amour, et que de tous les labeurs humains c'est le seul qui n'ait pas l'air d'être une punition... Voilà ce que c'est que la vie d'artiste... Est-ce que tu avais une autre définition!

* Madame Jourdeuil, Henri.

MADAME JOURDEUIL

Oui, mais j'aime mieux la tienne... (Un temps.) Alors, tu travailles beaucoup.

HENRI

Beaucoup!

MADAME JOURDEUIL

Et tes affaires vont bien, toujours?

HENRI

Très-bien!

MADAME JOURDEUIL.

Pourtant, quand on est mère, comme on se fait des idées... Figure-toi que, la nuit dernière, en ruminant toute seule dans ma tête, cette pensée m'est venue tout à coup que tes affaires allaient très-mal et que c'était pour ne pas nous tourmenter que depuis quelque temps tu nous cachais ta vie.

HENRI

En voilà une idée!...

MADAME JOURDEUIL.

Tu sais comme la cervelle trotte quand on est couché?... J'avais déjà fait mon plan; je disais : « Voilà! nous rentrerons à Paris, Louise donnera des leçons; moi, je reprendrai mes broderies. »

HENRI

Tais-toi, tu me fais frémir.

MADAME JOURDEUIL.

Pourquoi? Tout cela n'est pas bien effrayant, je t'assure.

HENRI

Mais enfin nous n'en sommes pas là... Est-ce que j'ai l'air d'être malheureux?... Tiens! regarde... (Il montre l'atelier.)

MADAME JOURDEUIL

Oh! je l'ai bien vu, va... Aussi, tout de suite, mes idées noires de cette nuit se sont envolées... Comme il est beau ton atelier! C'est égal, j'aimais encore mieux l'ancien.

HENRI

Pourquoi?

MADAME JOURDEUIL

Parce que j'y venais plus souvent, et puis, les jours où je ne venais pas, il y avait mon portrait dans un coin, qui te regardait travailler.

HENRI, à part

Allons, bon! le portrait.

MADAME JOURDEUIL

De cette façon, j'étais toujours près de toi...

HENRI, vivement

Mais je l'ai encore, ton portrait; il est dans ma chambre, au chevet de mon lit, mon petit lit de fer, du temps que j'étais à la maison...

MADAME JOURDEUIL

Ah! c'est gentil; voyons cette chambre. (Elle va à la porte de gauche.)

HENRI [1], l'arrêtant

(A part.) Diable! (Haut.) Non... n'entre pas... tu ne verrais rien.,. c'est trop en désordre.

MADAME JOURDEUIL

Bah! Qu'est-ce que ça fait? une maman.

HENRI

Non... je t'en prie.

[1] Henri, Madame Jourdeuil.

MADAME JOURDEUIL

Mais tu plaisantes... (Subitement.) A moins que... (Bas.) Est-ce qu'il y a quelqu'un là?

HENRI

Personne. . il n'y a que Namoun qui est en train de ranger.

MADAME JOURDEUIL

Ah!... Namoun !... (Elle s'éloigne de la porte.) Bien.

HENRI

Dame! je ne suis pas tout à fait installé... C'est un fouillis là-dedans. Un autre jour, je te la montrerai.

MADAME JOURDEUIL

Oui, oui... c'est cela, un autre jour... Maintenant, adieu, je m'en vais vite.

HENRI

Comment! déjà... reste encore un peu.

MADAME JOURDEUIL

Non! non!... je ne veux pas te gêner.

HENRI

Mais tu ne me gênes pas...

MADAME JOURDEUIL

D'ailleurs, ton père doit commencer à s'impatienter... tu ne m'en veux pas trop, n'est-ce pas? d'être venue. .

HENRI

T'en vouloir?

MADAME JOURDEUIL

Vois-tu, quand on aime les gens, on est bien aise de savoir comme c'est chez eux. De cette façon, lorsqu'on pense à eux, on se les représente mieux, on est avec eux davantage.

HENRI, souriant

Mais oui, voyons !

MADAME JOURDEUIL

Allons ! adieu... Est-ce que tu ne viendras pas nous voir un de ces jours pour nous rendre le jeudi que tu nous as volé ?

HENRI

Ce sera bien difficile... J'ai tant de travail ces jours-ci.

MADAME JOURDEUIL

Enfin, tu verras... (Elle fait un pas.) Seulement, écoute, que je te dise. (Elle entraîne Henri de l'autre côté de la scène. — Bas.) Nous autres, les mères, nous voudrions toute la vie garder nos enfants pour nous seules, et nous ne comprenons pas qu'ils puissent nous être infidèles, nous qui jusqu'au dernier jour les aimons si fidèlement. Cependant il le faut ; tôt ou tard une heure arrive où la mère n'est plus la grande affection dans la vie de son enfant, et je vois bien que cette heure est arrivée pour moi.

HENRI

Comment ?

MADAME JOURDEUIL

Oh ! je ne t'en veux pas, c'est si naturel... Toutes les mères en sont là !... Malheureusement, comme tu m'as beaucoup gâtée, je suis plus sensible que les autres, et il faut me ménager un peu plus... Aussi je t'en supplie, si tu t'en vas de moi, va-t-en petit à petit, pas tout à la fois... Ne m'emporte pas tout mon paradis d'un seul coup ; autrement, vrai ! je suis capable d'en mourir.

HENRI, à part.

Est-ce possible, mon Dieu ! (Haut.) Ma mère, ma mère chérie, écoute-moi bien à ton tour : Je ne sais pas pour-

quoi tu me dis cela; je ne sais pourquoi tu doutes de ton fils. (Élevant la voix.) Mais je te jure, sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, c'est-à-dire sur toi-même...

MADAME JOURDEUIL, regardant la chambre.

Chut! chut!...

HENRI

Je te jure que tu es la grande affection de ma vie, que tu le seras toujours, et que dans tout ce que j'aime en dehors de toi, il n'y a rien, tu m'entends? rien que je ne sois prêt à sacrifier à ton repos et à ton bonheur...

MADAME JOURDEUIL

Sais-tu que c'est bien beau ce que tu me dis là!

HENRI

Tu ne le crois pas?

MADAME JOURDEUIL

Si, mais, pour que je le croie mieux, il faut venir me le dire souvent. (Elle lui prend la tête à deux mains, l'embrasse vite.) Adieu!... (Elle court prendre son sac qu'elle a oublié sur le bureau, s'arrête, se baisse et ramasse quelque chose.)

HENRI

Qu'est-ce que tu cherches?

MADAME JOURDEUIL

Rien! c'est une ombrelle que je ramasse... (Montrant la chambre.) Sans doute l'ombrelle de Namoun. (Elle agite l'ombrelle et le menace avec, en souriant.)

HENRI

Comment! tu crois?

MADAME JOURDEUIL

Je me sauve... je me sauve...

SCÈNE VII

HENRI, seul

(Il reste un moment stupéfait l'ombrelle à la main.)

Ah! je comprends maintenant... Voilà donc pourquoi elle me parlait de la vie que je mène... (Jetant l'ombrelle dans un coin.) Il est très-compromettant, ce Gontaut, avec ses ombrelles... Pauvre mère!... Je suis sûr qu'elle s'en va en croyant qu'il y a des femmes dans toutes les armoires, ici. Quelle dérision! Juste au moment où je viens de... Et l'autre avec ses 500 francs : « Fais de la monnaie, mon bonhomme! » (Rire amer.) Ah! ah! décidément la farce est bien jouée. (Il va à la porte de gauche et l'ouvre.)

MADAME JOURDEUIL *, reparaissant

Pardon... c'est encore moi.

HENRI, refermant la porte qu'il ouvrait

Entre donc!

MADAME JOURDEUIL, rentrant timidement.

(Bas.) Oh! je n'ai qu'un mot à te dire. (Gaiement.) Et l'argent du mois! l'argent du mois que j'oubliais.

HENRI, effrayé

L'argent du mois?

MADAME JOURDEUIL

Quelle étourdie, hein?... Je m'en allais sans le prendre.

* Henri, Madame Jourdeuil.

HENRI, riant

Ah! ah! c'est trop fort!

MADAME JOURDEUIL

J'aurais été jolie, ce soir, avec mes fournisseurs.

HENRI

C'est que... je ne sais pas si... j'ai eu tant à payer hier.

MADAME JOURDEUIL, à part

Oh! oh! l'ombrelle rose...

HENRI

Est-ce que tu ne pourrais pas attendre deux ou trois jours?... ça t'ennuie.

MADAME JOURDEUIL

Dame! c'est à cause de ton père, tu le connais, il aime bien que les fournisseurs soient payés recta. Il a cela de bon, par exemple, on ne peut pas lui ôter ça.

HENRI

Eh bien!... et demain?

MADAME JOURDEUIL

Oh! demain, parfaitement... Ce n'est que le 2... il n'y a pas grand retard; c'est entendu, à demain.

HENRI

A demain. (Elle referme la porte.)

HENRI, seul

Demain!... Et où en prendras-tu de l'argent, demain? Tu comptais sur Margarot, mais puisque Margarot n'a pas voulu de ton billet, comment vas-tu faire, malheureux? Là haut, tu n'as plus rien; tout est vendu... à moins de te vendre toi-même... Et pourquoi pas?...

Puisqu'il y a marchand!. . Oui, mais.. (Regardant son chevalet.) Eh bien! et ça?... Allons, allons, pas de faiblesse... (Prenant son chapeau.) De l'argent, n'importe à quel prix, il me faut de l'argent!...

SCÈNE VIII

HENRI, NAMOUN, sortant de la chambre

NAMOUN [*], joyeux. tire de dessous son burnous un gros portefeuille qu'il offre à son maître

Quisquici? mouci... Di l'argent?... En voilà, di l'argent! En voilà bezeff!...

HENRI, vivement

Où as-tu trouvé çà?

NAMOUN

Macach trouvir, Namoun chapar. (Il fait le geste de voler).

HENRI, indigné

Tu l'as volé?

NAMOUN

Ih! voulé... fesir razzia dans el' voiture.

HENRI

Quelle voiture?...

MAMOUN, très-vite, avec beaucoup de geste

El voiture 'de Marg' rot... mouci Marg' rot fesir: Turco, gardi li chival. Turco gardir li chival, mirar el portefiou, chapar et couri. (Il rit.)

[*] Namoun, Henri.

HENRI

C'est trop fort... (S'élançant sur lui.) Comment, coquin?

NAMOUN, stupéfait

Quisquici! mouci, toi fâché, bourquoi Namoun chapar el porte-fiou; ci bour toi, mouci, bour toi.

HENRI

Pour moi? Tu veux donc me faire aller en prison, misérable?...

NAMOUN

Toi, macach andar en brisoun. Namoun, oui, andar en brisoun... toi riche, toi content, donner bezeff argent là-bas à Vidervay, acheter bella roba à ta sœur... ou allah!

HENRI, radouci

Mais, malheureux enfant, tu ne sais donc pas que c'est très-mal de voler. Macach bono chapar.

NAMOUN

En Francia, macach bono? Dins l'Africa, bono!... Ih! dins l'Africa, tous chapar, tous fezir razzia!...

HENRI

Il est superbe avec sa razzia!... Et moi donc avec ma morale!... Je ferais bien mieux d'aller...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGAROT [1]

(Il entre en courant, tout effaré; en le voyant, Namoun se blottit dans un coin.)

MARGAROT

Jourdeuil! Jourdeuil! Est-ce que je n'ai pas?...

[1] Namoun, Margarot, Henri.

HENRI, lui tendant le portefeuille

Voilà... J'allais chez vous.

MARGAROT, il se laisse aller sur une chaise

Ouf!... Ah! mon ami, quelle souleur... Où était-il?

HENRI

Par là, dans un coin... C'est Namoun qui l'a trouvé...

MARGAROT

Ah! le brave turco... Il faut que je... (Il tire une pièce de monnaie.) Tiens! mon enfant... (Namoun hésite, et montre Henri.) Prends donc... tu ne l'as pas volé...

NAMOUN, avec conviction

Macach bono vouler. (Il empoche la pièce et retourne sur le divan.)

MARGAROT

C'est égal, je m'en vais plus content que je ne suis venu... Étourdi, va!... (Il va vers la porte.)

HENRI

Margarot...

MARGAROT

Hein? (Henri hésite à lui parler, Margarot s'approche.) C'est pour votre billet, n'est-ce pas?.. Mais, triple entêté que vous êtes...

HENRI, avec

Non... non... pas de phrases... ce traité!.. Et signons vite.

MARGAROT

Comment?... Vous consentez!...

HENRI

Dépêchons...

MARGAROT, tirant le traité de sa poche

Ah! enfin... je savais bien que vous y viendriez... Voilà : « Entre les soussignés... »

HENRI *, lui prenant le papier des mains

C'est inutile, je connais les conditions. (Il passe à gauche vers le pupitre.)

MARGAROT

Vous savez, c'est pour dix ans!..

HENRI

Pour trente, si vous voulez.

MARGAROT

Avec un dédit de vingt mille francs.

HENRI

Entendu! (Il signe.)

MARGAROT

Là! maintenant signez le double et passez-moi la plume.

HENRI, pendant que Margarot signe

(A part.) Mon père sera content... Les fournisseurs ne risqueront plus d'attendre.

MARGAROT **, signant devant le pupitre

Mon cher, je suis enchanté. Nous faisons tous les deux une excellente affaire et vous verrez que le veau à deux têtes a du bon... (Mettant un des deux traités dans sa poche.) Voilà qui est dit... A présent, si vous avez besoin d'argent...

HENRI

J'en ai besoin...

MARGAROT

Eh! bien, venez ce soir diner à la fabrique, vous pren-

* Henri, Margarot, Namoun.
** Margarot (Namoun au fond), Henri.

drez ce qu'il vous faut. (À part.) Hé! hé! il paraît que la colombe a demandé des arrhes. (Haut.) À ce soir.

HENRI

Attendez... Est-ce que votre voiture est en bas?...

MARGAROT

Oui... pourquoi?

HENRI, allant chercher *la Mort d'Adonis*.

Parce que je vous prierai d'emporter ceci...

MARGAROT

Comment! encore un?... Mais savez-vous que j'en ai déjà plus de trente à la fabrique... Enfin, donnez toujours... heureusement que le local ne me manque pas... (Henri va s'asseoir à droite. — Margarot, à part, regardant le tableau.) Je serais tout de même curieux de savoir d'où lui viennent toutes ces précieuses croûtes... Allons! bon, la signature est encore effacée... Je parie qu'il y a quelque histoire de femme là-dessous... Oh! ces artistes, c'est si passionné... (Il sort.)

HENRI, sur le devant de la scène, à demi-voix, très-ému

Maintenant, ne me demandez plus rien!.. Je vous ai tout donné... tout!.. (Il reste abîmé, la tête dans les mains.)

SCÈNE X

HENRI, NAMOUN, FRANQUEYROL

FRANQUEYROL [*], à Margarot qui sort

Ne fermez pas. (Il entre.)

NAMOUN, en le voyant, se dresse sur le divan et appelle

Ia! didou... mouci!...

[*] Namoun, Franqueyrol, Henri.

FRANQUEYROL, avec un geste énergique

Chut!... (Plus bas.) Chut!... nous allons voir si on l'a prévenu... (Il vient sur la pointe des pieds derrière Henri, s'arrête très-ému lui-même et lui frappe doucement sur l'épaule.)

HENRI, se retournant

Pierre!.. (Il bondit.) Toi!... c'est toi!..
(Ils s'embrassent.)

FRANQUEYROL

Allons! je suis content... Papa Jourdeuil m'a tenu parole...

HENRI

Comment!.. tu les a déjà vus?.. C'est donc cela que...

FRANQUEYROL

Eh! oui, je les ai vus!.. Tous, le père, la maman et la petite fée aux grands yeux de velours qui te bat de si belles crêmes!.. Ah! mon ami, les braves gens! la bonne maison! Comme tu es heureux d'avoir une famille pareille!

(Rideau.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

AU FAUBOURG SAINT-JACQUES, CHEZ MARGAROT

La salle de dessin. Grande table de travail. Vases et jardinières remplis de fleurs. Dans un coin de longues bandes de papiers peints, étalées sur des lattes pour sécher, descendent du plafond jusqu'à terre. Tout le fond de la salle est vitré avec une grande porte au milieu, donnant sur une cour plantée d'arbres. Au bout de la cour, la fabrique avec ses tuyaux rouges et ses mille fenêtres. Porte à droite, à gauche une large fenêtre assez élevée, entr'ouverte. A gauche, premier plan, un divan très-large, et sur le divan, pelotonné dans un vieux tapis, quelque chose qui a l'air de quelqu'un.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE JOURDEUIL, MADAME JOURDEUIL, LOUISE, MARGAROT, puis NAMOUN ·

Au lever du rideau, tout le monde est debout. On vient d'entrer. Margarot au milieu de la salle en tenue de planteur, une rose à la boutonnière, son panama à la main. Le pere Jourdeuil, le

· Namoun couché, Jourdeuil, Madame Jourdeuil, Margarot, Louise.

dos appuyé contre la table, superbe, dédaigneux, son grand chapeau sur l'oreille, faisant le moulinet avec sa canne et sifflotant. Louise dans l'encadrement de la porte du fond, son ombrelle encore ouverte.

MARGAROT, montrant l'atelier d'un geste arrondi

L'oiseau s'est envolé, mesdames; mais voici toujours la cage.

MADAME JOURDEUIL

Envolé!

LOUISE, s'avançant

Où donc?

MARGAROT

Oh! pas bien loin... sans doute dans le jardin, à fumer un cigare, en attendant la cloche... tout juste, la clef est sur la porte... (Il montre la porte à gauche.)

LOUISE *

Alors, c'est ici qu'il travaille?...

MARGAROT

Oui, mademoiselle, c'est ici... voilà sa table, sa chaise, ses crayons. (Montrant les papiers.) Et ses œuvres.

LE PÈRE JOURDEUIL, entre ses dents

Jolies, les œuvres! Pff!

MADAME JOURDEUIL, suppliante

(Bas.) Mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL, même ton

Qu'est-ce que tu veux? Je suis indigné. (Il se remet à siffloter.)

MARGAROT, devant les papiers

Ah! je vous réponds que le gaillard n'a pas gardé ses mains dans ses poches depuis quinze jours qu'il est chez

* Namoun, Jourdeuil, Madame Jourdeuil, Louise, Margarot.

moi... il y va d'un cœur, d'une rage!... Les Jourdeuil sont déjà très-demandés sur la place.

LE PÈRE JOURDEUIL, indigné

Demandé sur la place! Oh!...

MADAME JOURDEUIL, bas

Je t'en prie...

LE PÈRE JOURDEUIL, bas

C'est une honte, je te dis... (Il recommence à siffloter avec rage.)

MARGAROT

Il y a surtout ces pavillons chinois, pour salle de billard... ça, voyez-vous. (Il envoie un baiser aux pavillons chinois. Le père Jourdeuil, hors de lui, fait le geste de tout casser avec sa canne.)

MADAME JOURDEUIL, s'approchant vite de Margarot

Alors, monsieur, vous pensez que nous allons le trouver dans le jardin.

MARGAROT *

Oh! ne prenez pas la peine, madame. Je vais envoyer un de nos tireurs... (Regardant autour de lui.) Il doit y avoir par là, dans quelque coin... tout juste! (Il va vers le divan, et secoue avec son pied le tapis roulé dessus.) Hé, moricaud... va vite chercher monsieur Henri... (Le tapis se déroule lentement. Il en sort un petit être malingre, vêtu d'une blouse bleue, les pieds nus, pâle, l'œil brillant, la chevelure ébouriffée et toute remplie de brins de laine verte et de poussière d'or.)

LOUISE **, s'approchant

Comment!... (Elle rit.) Ah! ah! ah! la bonne histoire! Ah! ah!... est-il drôle avec sa blouse... Tourne-toi, voyons... (Elle le tourne et le retourne.)

MADAME JOURDEUIL, de loin

Eh bien? Louise?...

* Namoun, Margarot, Madame Jourdeuil, Louise, Jourdeuil.
** Margarot, Madame Jourdeuil, Namoun, Louise, Jourdeuil.

LOUISE

Mais, maman, c'est Namoun!...

MADAME JOURDEUIL

Namoun!...

LOUISE

Eh! oui... C'est Namoun... Bonjour, Namoun.

NAMOUN, encore endormi

Boujou...

MADAME JOURDEUIL

Tu es donc dans les papiers peints, toi aussi?...

NAMOUN, fièrement

Ih! Ci moi tireur maintenant. (Il tousse.)

MARGAROT

Ma foi! oui... Ce gamin-là n'a jamais voulu se séparer d'Henri. Nous avons été obligés de le prendre à la fabrique.

LE PÈRE JOURDEUIL, avec emphase.

(A part.) C'était bien la peine de naître au Saharah.

MARGAROT

Drôle de petite bête!... Dès qu'il a un moment, il vient se coucher là comme un chien frileux, près de la table de son maître...

LOUISE, à sa mère

Mais regarde le donc!... c'est qu'il est très gentil dans son nouveau costume... Et cette poussière de laine verte et d'or qu'il a dans les cheveux, est-ce charmant!

LE PÈRE JOURDEUIL, s'approchant

Oui, c'est très-joli dans les cheveux, cette poussière-

là ; mais dans les poumons. (Namoun tousse.) Voilà ce que ça fait...

LOUISE, avec intérêt

Tu tousses, Namoun ?

NAMOUN

Ewah ! toussir bezeff « Bum ! bum ! » coume tambour Lakdar (Avec fierté.) ci la fabriqua.

MADAME JOURDEUIL, effrayée *

Vraiment ? mais alors Henri ?

MARGAROT, mettant une rose fraiche à sa boutonnière

Oh ! non, madame, par ici, il n'y a rien à craindre... Là-bas, à l'atelier, c'est différent... ils ont le talc, la couleur, le vernis, le gaz, le charbon... (Gaiement.) Allons ! file, turco, va chercher Mouci Inri.

JOURDEUIL, bas à Namoun qui passe devant lui

Veux-tu bien retourner au désert tout de suite!... (L'enfant passe sans le regarder et sort par la porte de droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS NAMOUN

LOUISE **

Pauvre petit Namoun !... Mais c'est affreux cela...

MARGAROT

Hé ! mademoiselle, l'industrie a ses champs de bataille, elle aussi. Encore notre industrie à nous n'est-elle pas des plus meurtrières... mon établissement est très-sain... J'ai de grands ateliers, un jardin immense,

* Madame Jourdeuil. Margarot, Namoun, Louise, Jourdeuil.
** Margarot, Louise, Madame Jourdeuil, Jourdeuil.

une installation tout à fait philanthropique... Du reste, mesdames, si vous voulez venir faire un petit tour de fabrique, en attendant Henri, vous pourrez vous convaincre vous-mêmes...

LE PÈRE JOURDEUIL *, à sa femme

Je ne bouge pas d'ici, je te préviens.

MADAME JOURDEUIL

Excusez-nous, monsieur, mais mon mari est toujours un peu souffrant, et je craindrais que le bruit des machines...

MARGAROT

Oh! il n'y a personne en ce moment, tout le monde déjeune... c'est seulement pour vous montrer le coup-d'œil des ateliers. Je suis sûr que cela intéresserait beaucoup monsieur Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh! pas du tout, monsieur..., moi, tout ce qui est usine, machine... tenez! rien que de regarder vos grandes cheminées de brique rouge, j'en ai tout de suite assez.

MARGAROT, vexé

Je suis très-heureux, monsieur, que votre fils n'ait pas eu la même répulsion.

LE PÈRE JOURDEUIL, fièrement

Mon fils n'est pas un artiste, lui.

LOUISE

Comment?...

LE PÈRE JOURDEUIL **

Non! ce n'est pas un artiste! je l'avais toujours dit, et il vient bien de le prouver en entrant dans cette bara...

MADAME JOURDEUIL

Oh! mon ami.

* Louise, Margarot, Madame Jourdeuil, Jourdeuil.
** Louise, Margarot, Jourdeuil, Madame Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL

Laisse-moi donc tranquille!.. Il faut pourtant que monsieur sache à qui il a à faire et que tous les Jourdeuil ne sont pas des renégats.

MARGAROT

Des renégats!

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, monsieur, des renégats!.., L'art est une religion. En entrant ici, mon fils l'a reniée! C'est un renégat!...

MARGAROT

Sans doute... sans doute... mais c'est si difficile, au temps où nous vivons de...

LE PÈRE JOURDEUIL

Hé! monsieur, il y a la lutte! Il faut lutter! Est-ce que les vrais artistes ne sont pas des lutteurs?... Est-ce que l'art est possible sans la lutte?... Mais non! voulez-vous que je vous dise? Tous ces peintraillons de maintenant n'ont qu'une idée dans la tête, gagner de l'argent!... plus de dignité, plus de conscience... Les pavillons chinois sont bien payés, va pour les pavillons chinois... Ah! jeunes gens, jeunes gens, vous vous êtes moqués de nos grands cheveux et de nos chapeaux d'astrologues, vous avez répudié la vareuse, la sainte vareuse, qui donne l'air rapin, vous avez cru pouvoir impunément vous habiller comme des bourgeois, et voilà qu'à force de ressembler aux bourgeois, vous êtes des bourgeois vous-mêmes, aussi bourgeois que le plus bourgeois des bourgeois.

MADAME JOURDEUIL

Voyons, mon pauvre homme, calme-toi. A quoi sert que tu te tourmentes? Ce qui est fait est fait.

MARGAROT

D'autant mieux qu'un bon traité avec dédit, un dé-

dit de vingt mille francs, ma foi! passé entre votre fils et moi nous lie l'un à l'autre pour dix ans et que les plus beaux discours du monde n'y changeraient pas une lettre... Du reste, je dois vous dire qu'Henri en a très-bien pris son parti et qu'il ne veut plus entendre parler de son ancien métier... C'est si vrai, qu'il a rompu avec tous ses camarades... ainsi tenez!... il y en a un... vous le connaissez peut-être?... un Marseillais, une espèce d'original.

MADAME JOURDEUIL*

Franqueyrol?

MARGAROT

Oui, c'est cela... Franqueyrol... Eh bien! voilà trois jours qu'il vient ce Franqueyrol et qu'Henri lui refuse sa porte...

LOUISE, s'approchant

Monsieur Pierre sait donc qu'Henri est ici... Qui a pu le lui dire?

LE PÈRE JOURDEUIL**

Moi!

LOUISE

Oh! père, Henri qui nous avait tant recommandé...

LE PÈRE JOURDEUIL

Tant pis! s'il a honte d'être ici, il ne fallait pas qu'il y vînt... D'ailleurs, est-ce que vous vous imaginez qu'un vieux routier comme Pierrot aurait pu croire longtemps à cette invention de voyage et de départ précipité?...

MADAME JOURDEUIL, douce

C'est égal, mon ami, Henri ne sera pas content.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui-dà!... il ne sera pas content... Et moi, est-ce

* Margarot, Louise (au fond), Madame Jourdeuil.
** Margarot, Jourdeuil, Madame Jourdeuil.

que tu crois que je suis content? Quand je pense que j'ai travaillé quarante ans, mangé mon bien, usé ma vie pour léguer à ton fils un nom illustre et une palette glorieuse!... Et puis voilà ce qu'il en fait!... Ah! les enfants! les enfants!

MARGAROT, à madame Jourdeuil

Monsieur Jourdeuil fait de la peinture, lui aussi, d'après ce que je vois...

LE PÈRE JOURDEUIL

Si je fais de la peinture!... c'est trop fort... si je fais...

MARGAROT

Dame! c'est la première fois ou à peu près que nous nous voyons, et jamais votre fils ne m'avait dit...

LE PÈRE JOURDEUIL, amer

Oui, oui, connu... (Solennel.) C'est moi qui suis Jourdeuil le Vieux, monsieur!... Jourdeuil le Vieux... (Plus doux.) Qui croyiez-vous donc que j'étais, mon ami?...

MARGAROT, stupéfait

Jourdeuil le Vieux!...

LE PÈRE JOURDEUIL

Oh! je sais que la génération de maintenant affecte de ne pas me connaître...

MARGAROT, à part

Il est décidément très drôle...

LE PÈRE JOURDEUIL *

Heureusement que, sans attendre le jugement de la postérité, j'ai pour me venger du dédain de mes compatriotes l'estime et l'amitié d'un grand peuple... Interrogez l'Amérique, monsieur, et vous saurez alors ce

* Margarot, Jourdeuil, Louise, Madame Jourdeuil.

que vaut Jourdeuil le Vieux, l'auteur des *Noces de Proserpine*, du *Centaure malade*, de *la Mort d'Adonis*, de...

MARGAROT, vivement

Le *Centaure malade!* mais je connais ça!... Hé! parbleu!... j'y suis maintenant!...

LE PÈRE JOURDEUIL, ému

Vous connaissez mon *Centaure?...*

MARGAROT, réprimant une forte envie de rire

Si je le connais!...

LE PÈRE JOURDEUIL, à sa femme

Il connait mon *Centaure!* (A Margarot.) Où l'avez-vous vu? à New-York peut-être?

MARGAROT

Oui... oui... à New-York...

LE PÈRE JOURDEUIL, jubilant

Chez Jackson?...

MARGAROT

C'est cela... Chez Jackson!...

LE PÈRE JOURDEUIL, à sa femme

Tu vois bien. Il est très connu là-bas, ce Jackson..., il fallait cet étourneau de Franqueyrol... (A Margarot.) Et dites-moi, l'ancien, il paraît que j'ai un certain succès dans ce pays-là!

MARGAROT

Oh! un succès!...

LE PÈRE JOURDEUIL

Sacré Jackson! doit-il en gagner de l'argent!... Ah! il y aurait un beau coup à faire : partir tous, aller s'installer là-bas.

MADAME JOURDEUIL, effrayée

Miséricorde !

LE PÈRE JOURDEUIL

Franqueyrol nous emmènerait dans la petite galiote...

LOUISE, gaîment

Oh ! je veux bien.

LE PÈRE JOURDEUIL

Moi aussi, je le voudrais bien, si... si j'avais trente ans de moins... C'est égal, c'est bon de se savoir compris... (Embrassant sa femme.) Ça vous fait une jolie petite flambée sous le cœur... (A Margarot.) Ah ça ! et vous, mon gros philistin, mes petites drôleries vous avaient donc bien frappé, que vous vous en souvenez encore?

MARGAROT

Ah ! monsieur, quand on a vu ces toiles-là, on ne les oublie jamais.

LE PÈRE JOURDEUIL *, rayonnant, à sa femme

Hein ! crois-tu ?... pour un industriel !... (Tendant la main.) Touchez-là, Margarot, la paix est faite ! Je ne vous en veux plus... Mon fils est bien chez vous, qu'il y reste... Après tout, le feu sacré ne se lègue pas !... D'ailleurs, le pauvre garçon avait ses raisons pour entrer ici... Il paraît qu'il a depuis quelque temps des besoins d'argent énormes. (En confidence.) La mère croit qu'il est tombé dans les griffes d'une donzelle.

MARGAROT (gros rire)

Ah ! ah ! vous croyez que sa colombe...

MADAME JOURDEUIL **, montrant Louise, qui s'approche

Chut !

MARGAROT, bas

Je m'en doutais !...

* Margarot, Jourdeuil, Louise (au fond), Madame Jourdeuil.
** Margarot, Jourdeuil, Louise, Madame Jourdeuil.

LOUISE

Henri ne vient pas... Si nous allions le chercher?

LE PÈRE JOURDEUIL, prenant le bras de Margarot

Non! non!... Allons plutôt voir un peu cette fabrique.

MARGAROT

Vraiment!... à la bonne heure.

LE PÈRE JOURDEUIL

Oui, je ne serai pas fâché de jeter un coup d'œil... je suis sûr que cela va m'intéresser beaucoup. Allons!

LOUISE

Et Henri?

LE PÈRE JOURDEUIL

Il viendra nous rejoindre.

MARGAROT, offrant son bras

Mesdames...

LE PÈRE JOURDEUIL, lui prenant le bras

Et dites-moi, l'ami, alors ce Jackson... (Ils sortent en causant. Les dames sont devant. A mesure qu'ils s'éloignent, on voit une main, puis un bras, passer par l'entrebâillement de la fenêtre de gauche. L'espagnolette glisse, la fenêtre s'ouvre, Franqueyrol paraît.)

SCÈNE III

FRANQUEYROL, seul

(Debout sur l'appui de la fenêtre, regardant l'atelier.)

Quelqu'un?... non! personne... il me semblait bien

pourtant avoir entendu causer... Bah! tant pis, je me risque, zou!... (Il saute.) Enfoncés les cerbères et toute la cerbèrerie; l'entrée est un peu cavalière, mais, après tout, quand un homme s'enferme à clef pour se suicider, tous les moyens sont bons pour arriver jusqu'à lui. Je suis dans mon droit; il ne me manque plus qu'un commissaire de police... Ça! maintenant, orientons-nous... si mes renseignements étaient bons... si je ne me suis pas trompé de fenêtre... Oui, ça m'a bien l'air d'une salle de dessin, ici... (Regardant sur la table.) Té! pardi! voilà sa pipe, je la connais bien; c'est moi qui la lui ai rapportée de Marseille... Bonjour, payse. Ma foi! je n'ai plus qu'à m'asseoir bien tranquillement, jusqu'à ce que la cloche sonne. (Il s'assied à califourchon sur une chaise.) Puisque c'est ici qu'il travaille, je suis sûr de ne pas le manquer. (Il commence à bourrer la pipe.)

SCÈNE IV

LE MÊME, HENRI, NAMOUN ¹

HENRI, ouvrant la porte de droite

Je vous ai fait attendre...

FRANQUEYROL, souriant

Non, pas trop.

HENRI, stupéfait

Comment?... (A Namoun.) Qu'est-ce que cela veut dire?

NAMOUN

Ewah!... moi macach coumbrenir... Lis autres là tout à l'henre... A brisent lui!... Ci la diable!... (Il va se coucher dans son tapis.)

¹ Franqueyrol, Henri, Namoun.

HENRI, entre ses dents

Bon!... bon!... tu me paieras ça...

FRANQUEYROL *

Ce n'est pas moi que tu cherchais, hein?

HENRI, très-ému

Non! c'est vrai... Par où es-tu entré?

FRANQUEYROL, montrant la fenêtre

Par là... je n'avais pas le choix, tu comprends.

HENRI, fébrilement

Enfin, que veux-tu? Qu'est-ce que tu viens faire?

FRANQUEYROL

T'enlever, pardi!... Tu t'imagines bien que je ne vais pas te laisser ici. Allons! arrive...

HENRI

Tu as eu tort de venir, Pierre. J'aurais mieux aimé... Non! vraiment... J'avais des raisons pour ne pas te voir.

FRANQUEYROL

Des raisons... Eh bien! tu me les diras en route, tes raisons... Viens! zou!...

HENRI

Comment?... « viens!... » Me prends-tu pour un enfant?...

FRANQUEYROL

Hé oui, tu es un enfant... viens donc!

HENRI **

Ne continue pas cette plaisanterie, je t'en prie.

FRANQUEYROL

Ah çà! je voudrais bien savoir qui plaisante de nous

* Namoun, au fond.

** Namoun couché. Henri, Franqueyrol.

deux?... Voyons, est-ce sérieusement que tu es entré ici?...

HENRI

Très-sérieusement.

FRANQUEYROL

Alors tu renonces à la peinture?

HENRI

J'y ai renoncé.

FRANQUEYROL

Mais tu n'en a pas le droit, misérable!

HENRI

Ah! oui, l'art, la gloire, mon pays!... Il me semble que j'entends papa Jourdeuil.

FRANQUEYROL

Il s'agit bien de ton pays. Il s'agit de Pierre Franqueyrol, ici présent, qui est allé te chercher au fond de l'Adriatique, et qui ne veut pas avoir risqué sa peau pour repêcher un... papetier... Il y en a déjà trop de ces bonshommes-là! Tu ris?... Eh bien! moi je te dis que si tu renonces à la peinture, j'ai le droit d'aller te flanquer dans l'Adriatique, à la place où je t'ai trouvé et dans la même position... Ma parole d'honneur! je te remets là et je ne m'en mêle plus.

HENRI

Ah! tu aurais bien mieux fait de ne jamais t'en mêler... On doit être si bien sur un bon lit de sable, au fond de la mer, sans penser... (Un temps.)

FRANQUEYROL s'approche

Toi, tu as du gros chagrin, bien sûr.

HENRI, relevant la tête

Du chagrin. . Ah! ben oui... je suis très-content, au

contraire... J'ai une place magnifique... je gagne beaucoup d'argent...

FRANQUEYROL

Ainsi ce n'est qu'une question de gros sous!... Tu es ici parce que tu veux gagner de l'argent?

HENRI

Oui.

FRANQUEYROL

Mais, brigand de bon sort! qu'est-ce que c'est donc que cette rage d'argent qui te pousse? De l'argent! *qués aco?* Pourquoi faire, de l'argent? Est-ce que tu n'en gagnais pas plus qu'il t'en fallait pour toi seul?... Voyons! tu as donc des vices, maintenant? Tu joues? tu fais courir?... Quoi?... des enfants?... Non! .. Alors c'est donc ton père qui est dans le vrai, et les peintres d'aujourd'hui, vous n'êtes tous que des vitriers...

HENRI, d'un air prud'homme

Hé! mon cher, c'est bien dur aussi d'être exposé toute sa vie aux privations et aux déboires de la bohême artistique... Et, ma foi! quand on trouve une jolie situation, bien assise, bien régulière...

FRANQUEYROL

Non!... non!... c'est impossible... ce n'est pas de lui, ces phrases-là; Clémence a raison, ce n'est pas de lui.

HENRI, très-ému

Clémence!... tu l'as vue?... (Plus bas.) Que fait-elle? Que t'a-t-elle dit?

FRANQUEYROL, lui prenant la main avec énergie

Elle m'a dit que tu mentais, que tu lui avais écrit une lettre trop cruelle et trop lâche pour être vraie, et que, quoi qu'il arrive, tes amis devaient t'aimer quand même et te rester fidèles malgré toi, parce qu'il y aurait toujours quelque chose de grand et d'héroïque au

fond de tout ce que tu ferais... Voilà ce qu'elle m'a dit, la pauvre! voilà ce qu'elle m'a dit avec ses beaux yeux tout reluisant de larmes. (Henri se détourne très-ému.) Et maintenant... maintenant je suis sûr qu'elle ne s'est pas trompée.

HENRI

Eh bien! oui, c'est vrai... J'aime cette femme avec passion! j'aime mon art avec rage! mais dussé-je en mourir, il faut que je renonce à tous les deux... Tiens! laisse-moi, Pierre, va-t'en... Tu ne sais pas, toi... il y a des devoirs terribles...

FRANQUEYROL

Mais, enfin, dis-moi au moins quels sont ces étranges devoirs?...

HENRI

Jamais!... C'est le secret de ma vie... je ne le livre à personne.

FRANQUEYROL

Ingrat! Et moi qui serais si heureux de pouvoir te livrer le mien. Car j'ai un secret moi aussi dans ma vie, un gros secret qui me pèse et que j'aurais bien besoin de confier à quelqu'un... mais à qui veux-tu?... Je n'avais qu'un ami, et tu vois, je suis en train de le perdre... (Le prenant par le bras.) Mais réponds-moi donc, cap de dieu! Dis quelque chose... non! tu ne veux pas? Eh bien! alors embarque, Pierre qui roule; il était dit que je roulerais toute ma vie... (Il fait un pas vers la porte).

HENRI

Pierre!... (Franqueyrol s'arrête.) Tu t'en vas?

FRANQUEYROL

Et pour toujours...

HENRI

Pour toujours?... tu me jures que c'est pour toujours... Alors écoute, mais rappelle-toi qu'en me forçant à te

livrer mon secret, tu me condamnes à ne plus te revoir... (Il le prend par la main et l'amène sur le devant de la scène. Le tapis du divan s'agite. La tête de Namoun paraît avec deux petits yeux très-brillants qui écoutent) Tu me demandais tout-à-l'heure si j'avais des enfants, eh bien! oui j'en ai!

FRANQUEYROL

Ah! l'imbécile...

HENRI

J'ai trois enfants qu'il faut nourrir.

FRANQUEYROL

Trois!!!

HENRI

Oui, trois enfants, tu les connais... mon père, ma mère et ma sœur.

FRANQUEYROL

Comment! ton père... mais je croyais... tu m'avais dit que tes parents.....

HENRI, souriant

Avaient de petites rentes... hé! sans doute. Ils ont celles que je leur fais.

FRANQUEYROL

Ah! je comprends alors.

HENRI, baissant la voix

Il y a six ans, lorque je revins d'Italie, je trouvai la maison ruinée, mon père vieilli, sans courage, et près de la petite sœur malade, ma mère qui brodait nuit et jour pour gagner gros comme ça de pain... un vrai désastre... tu penses, moi qui revenais de mon beau voyage avec ma boite à couleurs pleine de soleil, me trouver en face de cette misère et de ces nouveaux devoirs!... C'était dur... Dix-neuf ans et des pinceaux neufs, nourrissez donc une famille avec cela... Ah! j'ai

maudit la peinture, à ce moment... J'aurais voulu être portefaix, homme d'équipe, n'importe quoi qui gagne cinquante sous par jour... Pourtant je me mis à l'œuvre avec courage, et sur une toile achetée à crédit, je commençai mon premier tableau... j'eus toute ma chance tout de suite, mon tableau se vendit bien, on en parla, les commandes arrivèrent, et désormais la pauvre maman n'eut plus besoin de travailler. Moi, je mettais les journées doubles; mais je ne m'en plaignais pas. J'étais si heureux de leur faire du repos et du bien être à tous avec mon travail. Tout alla bien pendant trois ou quatre ans; puis un matin la chance tourna. Ah! ces sautes-de-vent de la vogue parisienne, c'est terrible! Juste au moment où je sentais le talent me venir, le vrai talent, tu sais, celui de dessous qui monte après le folletis de la vingtième année, juste à ce moment le succès m'abandonna. Tout seul j'en aurais ri, c'était si bête! mais avec trois enfants sur les bras il n'y avait vraiment pas de quoi rire... Par bonheur, lorsque ma débâcle arriva, je venais de les installer à la campagne; et comme ils vivaient loin de moi, ils ne se doutèrent de rien... Ça vois-tu, c'est mon triomphe!.... Pendant deux ans, j'ai mené une vie de galère, les courses chez les marchands, les refus, les affronts, les protêts, les saisies, tout l'horrible train de la misère; mais chez-eux, là-bas, il y a toujours eu la même existence sûre et paisible, toujours du bon pain blanc sur la table, et un loyer d'avance dans le tiroir... tu comprends, ces pauvres vieux! ils en avaient eu assez de ces histoires-là; je ne pouvais pas les y fourrer encore... Par exemple j'ai eu du mal... Ah! oui, j'ai eu du mal... cet argent, ce terrible argent qu'il fallait décrocher tous les mois... Et puis, c'est qu'à la maison on ne le ménageait guère. J'avais tellement l'air d'en avoir plein mes poches... on me faisait des cadeaux, des surprises... Le jeudi quand j'arrivais, quelquefois j'étais à jeun depuis la veille, je trouvais des galas, de vrais galas préparés en mon hon-

neur. Alors si j'essayais de gronder, bien doucement, tout le monde se récriait et j'entendais au fond de la cave la bonne grosse voix du père Jourdeuil : « Ce se-« rait trop fort que les jours où tu viens on ne mit pas « les petits plats dans les grands. » Il n'y avait rien à répondre. Il fallait s'asseoir, manger avec enthousiasme, et... et de l'entrain tout le temps ! sans quoi voilà la pauvre mère très-inquiète, s'imaginant je ne sais quelles folles histoires, et me prenant dans les petits coins pour me dire d'un air de reproche : « Tu en mènes une vie, hein ! » C'était navrant.

FRANQUEYROL

Pécaïre !

HENRI

Mon cher, j'ai fait ce métier-là pendant deux ans, espérant, espérant toujours. Mais un moment est venu où malgré tous mes efforts j'ai senti la misère monter, m'envahir, arriver jusqu'à eux par dessus ma tête... Oh ! alors, j'ai eu peur. Non pas pour moi, tu penses bien. J'avais pâti deux ans, je pouvais pâtir dix ans encore, toute la vie s'il eût fallu... Mais revoir ce que j'avais vu, la misère en famille, ma sœur courant le cachet, ma mère s'épuisant sur ses broderies, ces petites broderies à dents de rats qui mangent les yeux des femmes... non ! non ! ce n'était pas possible. Moi vivant, des choses pareilles ne pouvaient pas arriver. Et c'est pour qu'elles n'arrivent pas, que je suis entré ici.

FRANQUEYROL [1]

Pauvre enfant. (Un temps. — Namoun sur le divan essuye ses yeux avec son poing fermé.) Mais enfin ton père, ton père n'aurait donc pas pu t'aider lui qui vend si bien ses affreux tableaux à horloge... Au fait, je suis naïf encore moi, de croire qu'il les vend ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jackson ?... c'est de ton invention,

[1] Namoun couché. Franqueyrol. Henry.

n'est-ce pas? Parbleu !... alors tous ces immortels chefs-d'œuvre...

HENRI, bas

Roulés là-haut dans un coin de grenier... Qu'est-ce que tu veux? Le pauvre homme a toujours besoin d'un peu d'argent pour ses faïences, et j'ai trouvé ce moyen.

FRANQUEYROL, amer

C'est égal! le bonheur des tiens te coûte cher, à toi... ton art, ton amour, ta vie, tu leur as tout donné, tout sacrifié...

HENRI

Tout!... et je ne me plains pas... Si complet que soit mon sacrifice, il me reste la joie de me dire : « C'est pour eux » et avec cette pensée-là, vois-tu...

FRANQUEYROL, violemment

Tais-toi... c'est épouvantable... c'est épouvantable de penser que des êtres qui t'adorent aient pu te faire tant de mal... Voilà donc ce que c'est que la famille. grand Dieu ! quelque chose qui vous aime et qui vous...

HENRI

Pierre.

FRANQUEYROL

Oh ! la vieille légende de la Bible, Abraham immolant son fils, comme elle est féroce et comme elle est vraie.., tiens! te rappelles-tu, à Venise, au couvent des Arméniens, cette singulière peinture qui nous a tant frappés. Cela représentait ce qu'on est convenu d'appeler le sacrifice d'Abraham, et que j'appelle moi, « le sacrifice d'Isaac ». Étrange tableau! Il me semble que je le vois encore... Isaac est au milieu, debout, appuyé contre l'autel; c'est un vigoureux garçon de seize ans, le cou nu, les pieds et les mains libres d'entraves; il pourrait se défendre, il pourrait s'enfuir, mais non!

son sacrifice est volontaire. Il attend la mort et il sourit... A gauche, Abraham, un vieux paisible et doux, coiffé à l'archange comme le père Jourdeuil, aiguise avec le plus grand soin un large coutelas dont il va se servir tout à l'heure... Dans le fond, une vigne sauvage et un petit agneau qui la broute... Tout cela très-grossier, très-naïf; mais c'est égal! on n'a pas envie de rire... Ce père qui va tuer est si tranquille, ce fils qui va mourir est si résigné il y a tant de douceur dans ce sourire de victime, ces yeux d'enfant ont si bien l'air de dire : « Mon père, prends ma vie, c'est toi qui me l'as donnée, » non, jamais peinture au monde ne m'a plus profondément remué... Eh bien! mon cher, ce tableau-là, c'est ton histoire, tu es résigné comme Isaac, sacrifié comme lui, et comme lui tu as la famille pour bourreau... Seulement, toi, Dieu n'a pas songé à t'envoyer un petit agneau qui fût immolé à ta place, et le coutelas d'Abraham. (Avec un geste terrible.) A fait son œuvre jusqu'au bout.

NAMOUN, se dressant avec colère les poings serrés

Macach bono, Abraham!... Ouallah! macach bono. (Il bondit du divan et sort par le fond d'un air furieux.)

FRANQUEYROL, se tournant

Hein?... qui est donc là?...

HENRI

Rien... C'est Namoun qui se réveille et qui retourne au travail... voilà l'heure... (La cloche des ateliers sonne. — La cour du fond se remplit d'ouvriers. — Henri se levant avec effort.) Allons! (Il va vers la table.)

FRANQUEYROL

Ou vas-tu?...

HENRI

Travailler, comme les autres. Je suis un ouvrier,

moi aussi. Mon temps ne m'appartient pas... Adieu Pierre, ton apologue est cruel, mais je te le pardonne, tu n'as pas de mère, toi. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre.

FRANQUEYROL, allant à lui et lui prenant les mains avec effusion

Si ! je comprends bien, va !... je comprends qu'en dépit de tout la famille est grande et sacrée puisqu'elle inspire des dévouements pareils, et qui sait? C'est peut-être le chagrin de n'en pas avoir qui me fait parler d'elle avec tant d'amertume. Seulement, écoute ! j'ai bien le droit d'être un peu injuste, tu as agi si mal avec moi... Comment ! tu sais que je suis riche, que je n'ai que toi pour ami...

HENRI, lui fermant la bouche

Assez, Pierre, c'est pour ne pas entendre ce que tu vas me dire, que je t'ai fait promettre de partir, et tu partiras... tu me l'as promis.

FRANQUEYROL

Oh ! Henri, de l'orgueil... entre nous...

HENRI

Oui, de l'orgueil !... j'en ai beaucoup pour eux... (Avec fierté.) Merci ! le pain de la maison... tant que je serai vivant, c'est moi seul que cela regarde.

FRANQUEYROL

Je ne suis donc pas de la famille, moi aussi ? Je ne suis donc pas ton frère ?

HENRI

Mon frère, oui, mais pas leur fils.

FRANQUEYROL

Hé! cap de dieu ! Si je ne suis pas leur fils, ce n'est pas l'envie qui m'en manque et je ne demande qu'à le devenir...

HENRI

Comment?...

FRANQUEYROL

Té! pardié... en épousant ta sœur...

HENRI, stupéfait

Louise?

FRANQUEYROL

Une fois mariés nous prenons les parents avec nous, et le pain de la maison ne te regarde plus, quand le diable y serait...

HENRI

Qu'est-ce que tu me racontes-là, mon Dieu!

FRANQUEYROL

Rien que de très-simple. J'aime ta sœur, voilà mon secret à moi, le gros secret dont je te parlais tout à l'heure.

HENRI

Comment! toi, Pierre qui roule...

FRANQUEYROL

Mon cher, je n'y comprends rien... (Battant une crème imaginaire.) Je crois que la petite fée m'a ensorcelé... ce qu'il y a de certain, c'est que Pierre qui roule n'a plus qu'une idée en tête maintenant; c'est d'amasser un peu de mousse... dans les bois de Ville d'Avray.

HENRI, souriant

Et la petite fée qu'est-ce qu'elle en dit? Est-ce qu'elle t'aime, elle?

FRANQUEYROL, stupéfait

Elle?... Ah! diable!... Ma foi! mon cher, je l'aimais tant que je n'ai jamais songé...

HENRI

C'est pourtant très-essentiel à savoir...

FRANQUEYROL

Le fait est qu'un vieux boucanier comme moi n'a rien de bien séduisant pour cette petite Parisienne... mais si tu voulais, tu n'aurais qu'un mot à lui dire.

HENRI

Je m'en garderais bien... Qui sait? Elle a peut-être son secret, elle aussi. Le mot que je dirais dérangerait peut-être quelque joli rêve dont on croirait devoir me faire le sacrifice!... et tu comprends, je veux bien être Isaac, mais je ne veux pas qu'il y ait de petit agneau immolé à ma place...

FRANQUEYROL

Alors tu ne te charges pas de ma demande?

HENRI

Si, mais je te préviens que je lui parlerai de toi aussi froidement que d'un Monsieur Paul quelconque, et qu'à la moindre hésitation...

FRANQUEYROL

Parle-lui donc tout de suite; car la voilà qui vient de ce côté.

HENRI, regardant dans le fond et voyant venir les dames

Comment! Elles sont ici... C'était donc vrai!... et moi qui croyais que Namoun... (A Franqueyrol.) Vite, vite, sauve-toi.

FRANQUEYROL, se jetant derrière les papiers peints

Attends!... j'ai mon affaire.

HENRI

Prends garde! tu t'exposes peut-être à entendre...

FRANQUEYROL, passant sa tête un doigt sur les lèvres

Chut!

SCENE V

Les Mêmes, LOUISE, MADAME JOURDEUIL

LOUISE *

Eh bien! tu es gentil, toi! voilà comme tu es pressé de nous voir.

HENRI, les embrassant

Mais je ne vous savais pas ici... C'est un malentendu... Bonjour, Lison... Namoun s'est mal expliqué... Bonjour, maman.

MADAME JOURDEUIL

Bonjour, vilain garçon.

HENRI

Et mon père!... Est-ce qu'il n'est pas avec vous?

LOUISE

Si... si... il est là!... Namoun vient de l'emmener voir je ne sais quoi dans la fabrique. Nous, nous en avions assez de M. Margarot et de ses machines... Ouf!...

MADAME JOURDEUIL, à son fils

Comment vas-tu?... En voilà du nouveau depuis que nous ne nous sommes vus?

HENRI

Oui, et j'en ai encore à vous apprendre.

* Madame Jourdeuil, Henri, Louise, Franqueyrol caché.

MADAME JOURDEUIL

Ah ! mon Dieu ! quoi donc...

HENRI

Seulement cette fois il ne s'agit pas de moi... il s'agit de... de... (Allant chercher Louise qui rôde près des papiers peints.) Mais viens donc... viens donc... toi... Il s'agit d'un... mariage pour Louise.

LOUISE

Pour moi?...

MADAME JOURDEUIL

C'est sérieux?

HENRI

Très-sérieux...

LOUISE, riant

Ah! mon Dieu! quel est le malheureux?... C'est au moins le père Borniche de Ville-d'Avray, ou bien M. Pipette... Non! pas M. Pipette, puisqu'il est en fuite.

HENRI

Bah ! Pipette est en fuite?...

MADAME JOURDEUIL

Pas précisément; c'est-à-dire qu'il a disparu depuis huit jours.

HENRI

Eh bien, non, Louise, ce n'est pas M. Pipette, ni le père Borniche... C'est... regarde-moi donc... C'est Franqueyrol.

LOUISE

Franqueyrol... Oh! quel bonheur!...

MADAME JOURDEUIL

Eh bien, Louisette... (Louise un peu confuse cache son joli visage dans ses mains.)

HENRI, riant

Merci !... il fait bon avoir affaire à toi. Au moins on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

LOUISE[1], écartant ses mains

Eh bien, oui... quel bonheur ! Et je ne m'en dédis pas... Quel bonheur que l'homme qui a sauvé mon frère, que ce vaillant, ce héros, ait pris garde à une petite fille comme moi... voici ma réponse, Henri : J'aime Pierre Franqueyrol de toute mon âme, et si vous le permettez, je me charge de lui rendre en dévouement et en tendresse tout ce que la maison lui doit

MADAME JOURDEUIL

Mais, mon enfant, il est trop riche.

LOUISE, émue

Trop riche ?

HENRI

Non ! non ! ma mère !... il n'est pas question de richesse ici... Sans quoi, dis-moi quelle fortune serait capable de payer cette âme divine, et ces jolis yeux rieurs où ton vilain mot d'argent vient de faire monter les larmes. Non ! Il ne s'agit pas de richesse ici ; seulement... Et voilà pourquoi j'insiste... Je ne voudrais pas que Louise se crût engagée envers Franqueyrol, parce qu'il est mon ami... (A Louise.) Car enfin, voyons... il n'y a pas même un mois que tu le connais...

LOUISE

Pas même un mois !... Voilà six ans que je m'endors tous les soirs en pensant à lui...

[1] Madame Jourdeuil, Louise, Henri, Franqueyrol caché.

HENRI

Vraiment!... (Il regarde du côté des papiers.) Alors, avant de l'avoir vu, tu n'avais pas déjà quelque joli petit nom tapi dans un pli de ton cœur ?

LOUISE

Il y a écrit « Franqueyrol » partout dans mon cœur

HENRI, se levant

Parbleu! je suis curieux de voir quelle mine il peut faire en entendant ces choses-là. (Il va vers les papiers.)

MADAME JOURDEUIL

Comment!

LOUISE *, se cachant dans les bras de sa mère

Oh! maman, il était là...

HENRI

Eh oui! il était là... Est-ce qu'ils ne sont pas toujours là en pareil cas? (A Franqueyrol, en soulevant les papiers.) Eh bien! sortiras-tu, voyons?

FRANQUEYROL sort de sa cachette, pâle, ému, se soutenant à peine

Ah! mon ami...

HENRI, le soutenant

Ah ça! est-ce que tu vas te trouver mal?... Les rôles sont donc renversés, ici... (Le conduisant vers Louise.) Tiens, regarde-la, elle n'est pas aussi troublée, elle...

LOUISE, montrant un œil

Oh! méchant frère, quelle trahison.

HENRI

C'est bon! c'est bon! On vous connaît, vous, maintenant.

* Louise, madame Jourdeuil, Henri, Franqueyrol.

FRANQUEYROL *, ému, mais souriant

Mademoiselle Louise, la maison ne me doit plus rien. Je suis trop payé par ce que je viens d'entendre... (Il lui prend la main et la baise. A madame Jourdeuil.) J'étais un peu votre enfant; laissez-moi l'être tout à fait.

MADAME JOURDEUIL

Dame! il faut d'abord savoir ce que le père en pense...

LOUISE

Ah! le voici...

MADAME JOURDEUIL

Alors nous allons lui demander... Dis donc, mon homme...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, il est pâle, défait

LE PÈRE JOURDEUIL **, écartant sa femme

Tout à l'heure... où est Henri?

MADAME JOURDEUIL

Qu'est-ce qu'il t'arrive?

LE PÈRE JOURDEUIL, allant vers son fils

Henri, mon enfant, mon fils bien aimé... je suis... je suis un misérable... Pardonne-moi.

HENRI

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu as donc?

* Henri, Louise, madame Jourdeuil, Henri.
** Henri, Louise, Jourdeuil, madame Jourdeuil, Franqueyrol.

LE PÈRE JOURDEUIL

Non! non! n'essaye pas de me mentir... je viens de la haut... du grenier.

FRANQUEYROL

Aïe! aïe!...

LE PÈRE JOURDEUIL

Je sais tout... Namoun m'a tout dit.

MADAME JOURDEUIL

Namoun!...

HENRI

Ah! le gredin!...

LE PÈRE JOURDEUIL

Et moi qui t'accusais! moi qui disais: « C'est un renégat!... » Hein! crois-tu? je t'appelais renégat... (Rire convulsif.) Ah! ah! comme j'ai dû le faire rire, ce Margarot...

MADAME JOURDEUIL

Mais enfin...

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah! ganache, idiot, vieille vanité chevelue! On t'en donnera, du Jourdeuil le Vieux!... Jourdeuil le Vieux, ça!... allons donc!... C'est le vieux Jourdeuil, qu'il faut dire, le vieux papa Jourdeuil, un égoïste, un maniaque, un... Agenouille-toi donc, vieille bête, agenouille-toi devant ton fils!...

HENRI *, s'élançant pour le relever

Non! par exemple...

MADAME JOURDEUIL

Mais qu'est-ce qu'il y a?... Au nom du ciel! qu'est-ce qu'il y a?...

* Henri, Jourdeuil, madame Jourdeuil, Louise, Franqueyrol.

HENRI, entraînant son père à gauche

Eh! il n'y a rien du tout... Tout bonnement une invention de ce petit gueux de Namoun.

LE PÈRE JOURDEUIL*

Mais non! mais n... (Henri lui ferme la bouche et le fait asseoir de force sur le divan, se mettant entre lui et sa mère.)

MADAME JOURDEUIL, à sa fille

Quand je vous le disais, que ce méchant Africain nous jouerait quelque mauvais tour. (Revenant vers son mari.) Mais enfin qu'est-ce qu'il a donc pu inventer?

HENRI, à son père

Tais-toi. (A sa mère.) Une minute, rien qu'une minute, je t'en prie.

FRANQUEYROL, entraînant la mère

Oui, oui... Laissez-les... Tout va s'expliquer...

HENRI, à son père

Tu m'aimes, n'est-ce pas?

LE PÈRE JOURDEUIL

Si je t'aime!...

HENRI

Alors, plus un mot de tout ceci devant ma mère... Tu entends! Il faut qu'elle ne sache rien... jamais!..

LE PÈRE JOURDEUIL

Je comprends... Tu as peur qu'elle ne m'estime plus?

HENRI

Non! j'aurais peur de la tuer...

MADAME JOURDEUIL

Eh bien?

* Jourdeuil, Henri, madame Jourdeuil, Franqueyrol, Louise.

LE PÈRE JOURDEUIL [*]

Eh bien! ma pauvre femme, ce n'est rien du tout... Ton mari est toujours le même; il s'exalte! il s'exalte! et puis ..

FRANQUEYROL, s'approchant, poussé par Louise

Monsieur Jourdeuil...

LE PÈRE JOURDEUIL

Tiens! c'est toi... par où sors-tu donc?

MADAME JOURDEUIL

Ah! oui... tu ne sais pas... C'est toute une histoire.

FRANQUEYROL

Monsieur Jourdeuil, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille, pour un honnête homme de vos amis qu'on appelle Franqueyrol?

LE PÈRE JOURDEUIL, à sa femme

Comment?...

MADAME JOURDEUIL

Dame! Oui... Il paraît qu'ils s'adorent.

LE PÈRE JOURDEUIL, tendant la main à Franqueyrol.

Ah! brigand, voilà donc pourquoi tu venais si souvent t'extasier devant mes croûtes. J'aurais bien dû me douter que ce n'était pas pour elles que tu venais... Moi, d'abord, en fait de tableaux (Montrant son fils et sa fille.) Je n'ai jamais fait que ces deux-là de bons...

MADAME JOURDEUIL, indignée

Oh! mon ami... Eh bien! et ta médaille?...

LE PÈRE JOURDEUIL

Ma médaille! (À part.) Pauvre femme, va!...

[*] Henri, Jourdeuil, Louise, Franqueyrol, madame Jourdeuil.

HENRI

Alors pour quand les violons?

LE PÈRE JOURDEUIL

Quand on voudra. Seulement, avant tout, il faut que tu sortes de cette horrible fabrique.

FRANQUEYROL

C'est bien entendu!

LA MÈRE JOURDEUIL

Comment! vous voulez lui faire quitter sa place maintenant... Moi qui étais si heureuse...

LE PÈRE JOURDEUIL

Certes! il la quittera.

MADAME JOURDEUIL

Mais je croyais qu'il fallait payer un dédit... Un dédit de vingt mille francs!

LE PÈRE JOURDEUIL

Vingt mille francs!...

HENRI

C'est vrai...

FRANQUEYROL

Parbleu! la belle affaire!... Le ménage Franqueyrol sera bien assez riche pour...

LE PÈRE JOURDEUIL

Non! non! C'est moi seul que ceci regarde... Demain à midi le dédit sera payé.

MADAME JOURDEUIL

Tu as donc fait un héritage!...

LE PÈRE JOURDEUIL

Du tout... C'est... j'avais oublié de vous le dire... c'est Pipette qui est en train de faire fortune avec son système et qui commence à restituer.

TOUS

Pipette!...

LE PÈRE JOURDEUIL, les regardant en riant

C'est bœuf, n'est-ce pas?

HENRI *, tirant son père à part

Tu veux vendre tes faïences... je n'entends pas cela.

LE PÈRE JOURDEUIL

Ah! mon ami, laisse-moi faire ce petit sacrifice... Il est temps que je sois père à la fin!...

LOUISE, s'avançant avec Namoun qu'elle est allée chercher dans le fond

N'aie donc pas peur, nigaud!... ils ne te mangeront pas.

HENRI **

Ah! te voilà mauvais drôle.

MADAME JOURDEUIL

Qu'est-ce que tu as donc pu dire!...

NAMOUN vient droit à Henri et lui apporte la canne du père Jourdeuil

Namoun pas tinir sa langue, toi fisir mangiar bâton.

HENRI, souriant

Non! pas aujourd'hui, je suis trop heureux... (Il passe à droite et va s'agenouiller devant sa mère.)

* Henri, Jourdeuil, Namoun, Louise, madame Jourdeuil, Franqueyrol.

** Jourdeuil, Henri, Namoun, Louise, madame Jourdeuil, Franqueyrol.

LE PÈRE JOURDEUIL [1], à gauche

Mes [illegible] faïences! Enfin j'irai les voir à Cluny, le dimanche.... (Il traverse la scène pour rejoindre l'autre groupe. A Namoun qui l'arrête au passage, lui prend la main et la porte à ses lèvres.) Qu'est-ce que tu fais donc là, Bédouin ?

NAMOUN

Toi, bono, Abraham ! toi, bono !...

[1] Jourdeuil, Namoun, Henri, Louise, madame Jourdeuil, Franqueyrol.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.